Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

HENRI BOURASSA
directeur du "Devoir"

Le Canada apostolique

Revue des œuvres de missions des communautés franco-canadiennes



*Bibliothèque
de
l'Action française*
1919

Le Canada apostolique

HENRI BOURASSA
directeur du "Devoir"

Le Canada apostolique

Revue des œuvres de missions des communautés franco-canadiennes



Bibliothèque
de
l'Action française
1919

La substance de ce modeste travail a été donnée en conférence au Monument National, le 5 décembre 1918, sous le bienveillant patronage de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal. Plusieurs personnes ont pensé qu'il pourrait être utile de donner une forme durable et plus complète à cette revue d'ensemble des œuvres missionnaires du Canada français. Des circonstances tout intimes ont empêché l'auteur de répondre immédiatement à ce désir. Ce retard n'a pas été perdu. Grâce aux renseignements supplémentaires qu'on a bien voulu lui faire tenir, l'auteur a pu développer les pages consacrées aux entreprises des congrégations canadiennes qui se sont plus particulièrement dévouées à l'œuvre des missions.

Il ne faudrait pas cependant juger de l'importance ou du mérite de ces communautés par l'espace accordé à chacune d'elles dans les pages qui suivent. Pour ne pas sortir du cadre qu'il s'était tracé et afin de garder à cette étude

son caractère de revue d'ensemble, l'auteur devait forcément se borner à quelques indications succinctes sur chacune des communautés mentionnées. Il a donné un développement un peu plus considérable à celles dont les fondations et les œuvres sont, ou moins connues que les autres, ou plus propres à faire saisir la caractéristique des missions canadiennes, qui est peut-être la diversité des œuvres et la facilité d'adaptation de nos missionnaires à toutes les nécessités de l'apostolat.

Telle quelle, cette étude est forcément bien incomplète. L'histoire, même rudimentaire, des missions canadiennes exigerait de nombreux volumes. D'autre part, une esquisse comme celle-ci a l'avantage de donner, dans un cadre restreint et facile à embrasser d'un coup d'œil, une idée générale du labeur gigantesque, héroïque, de nos missionnaires. Elle a chance d'atteindre tout un public que rebuteraient de gros volumes. Peut-être suggèrera-t-elle des études plus approfondies et des travaux plus substantiels. C'est l'intime et ardent désir de l'auteur. L'histoire des missions canadiennes, comme celle des missions françaises, offrirait des pages d'une incomparable splendeur. Et plusieurs de ces pages devraient être écrites par des laïques compétents. Nous

devons à nos missionnaires, nous devons à l'Église, cet hommage de reconnaissance et d'amour. Ce serait une partie de notre collaboration aux œuvres apostoliques. Ce serait aussi une excellente manière de réagir contre ce singulier état d'esprit, né de l'abjection coloniale, qui porte tant de Canadiens à méconnaître les beautés de leur histoire pour accorder toute leur admiration aux œuvres de l'étranger.

En livrant ces pages au public, l'auteur tient à exprimer ici sa profonde gratitude envers tous les vénérables religieux et religieuses qui ont bien voulu faciliter sa tâche par d'utiles indications et des encouragements non moins précieux.

Fête de l'Annonciation,
25 mars 1919.

Le Canada apostolique

I

LE CANADA FRANÇAIS ET LES MISSIONS

"Les Canadiens n'ont pas l'expérience des missions"

Il y a quelques semaines, nos très chères et vénérées Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception venaient m'exposer, avec la discrète simplicité qui les caractérise, leurs angoisses matérielles. Le malheur a rudement frappé la plus héroïque de leurs fondations, la Léproserie Saint-Paul, près de Canton. Les ressources manquent, là-bas et ici. Jamais la communauté n'a fait un appel public à la charité canadienne. Il lui en coûte de commencer à l'heure où tant de besoins réels ou factices drainent l'épargne, où tant d'œuvres à la mode sollicitent l'aumône. Naïvement, j'offris le concours de ma modeste parole. On me fit le très grand honneur de l'accepter. Restait

à trouver le sujet de la conférence. L'humilité des bonnes sœurs répugnait à un éloge direct et personnel. La Providence vint à notre aide : dès le lendemain de notre entrevue, le propos révélateur d'un religieux étranger, de passage au Canada, m'ouvrait le filon. Délégué de l'une de ces admirables communautés françaises qui ont couvert le monde de leurs œuvres apostoliques, ce bon prêtre venait au Canada chercher des recrues afin de combler les vides causés dans les rangs de l'armée de Dieu par la rage insensée des hommes. Quelqu'un lui suggéra de fonder un noviciat en terre canadienne. Beaucoup de jeunes Canadiens, disait-on en substance, sont attirés à l'apostolat lointain; ils entreraient volontiers dans une maison établie au pays; mais la plupart hésiteront à s'expatrier avant que leur vocation ne soit éprouvée, surtout pour aller en France où la situation des communautés religieuses est fort incertaine. « Sans doute, » répliqua le missionnaire; « mais, de toute façon, il faudrait faire venir ces jeunes gens chez nous, afin de les former : *les Canadiens n'ont pas l'expérience des missions.* » La réflexion, croyez-m'en, ne comportait aucune intention désobligeante. Ce bon Père ne connaissait du Canada et

des Canadiens que ce qu'en savent la plupart des Français, c'est-à-dire à peu près rien.

Avons-nous le droit de nous en indigner? Qu'avons-nous fait pour mettre en lumière les œuvres apostoliques du Canada? Qu'en connaissons-nous nous-mêmes? Et pourtant, elles nous font infiniment plus d'honneur que la plupart des autres manifestations de notre vitalité nationale; et surtout, elles sont infiniment plus vraies, plus méritoires aux yeux de Dieu, plus utiles à nous et à nos descendants, à notre race, à notre pays, à l'humanité tout entière, que maintes actions d'éclat auxquelles notre vanité s'attache parfois avec une puérilité presque maladive.

Ce reproche, ce n'est pas à nos héroïques missionnaires qu'il s'adresse; pas davantage à nos saintes et vaillantes religieuses. Eux et elles, en prenant la croix du Christ, ont renoncé à la gloire, aux honneurs, à tous les vains bruits de la renommée. En revêtant l'uniforme des milices sacrées, ils ont noyé leur personnalité dans la troupe innombrable et anonyme des conquérants de l'Évangile. Fidèles aux enseignements et à l'exemple de saint François, de saint Ignace, de saint Vincent de Paul, de tous les saints fondateurs d'ordres, ils pratiquent l'humilité de corps

aussi bien que l'humilité individuelle. Selon la maxime du Christ, leur main gauche ignore le bien que la main droite répand à foison. Nos communautés de femmes en particulier, toutes pénétrées de la tradition chrétienne et française d'autrefois, ajoutent à cette abnégation surnaturelle le sentiment inné de la discrétion, de la réserve, de la pudeur, dont le féminisme est en train de dépouiller partout la femme et les œuvres féminines.

Mais si nos missionnaires ont raison de pratiquer pour leur compte la vertu d'humilité, nous, leurs pères, leurs frères, leurs obligés à tant d'égards, avons le droit et le devoir de proclamer l'excellence de leurs œuvres, d'attester le désintéressement de leurs entreprises, de faire resplendir l'éclat de leurs vertus apostoliques, d'annoncer au monde l'immensité de leur labeur et l'incalculable richesse des trésors de charité qu'ils ont versés sur tout le continent d'Amérique et bien au-delà. La reconnaissance nous y oblige, et aussi notre intérêt bien entendu. Cette merveilleuse expansion du Canada français et catholique témoigne hautement de l'intensité de sa foi et de la noblesse de ses origines. Elle prouve que la Nouvelle-France est restée la digne fille de la France

chrétienne, qui, à la gloire des armes et aux raffinements de l'esprit, ajoutait la pureté de la foi et des mœurs.

Nous allons donc, si vous le voulez bien, jeter un coup d'œil sur les œuvres apostoliques poursuivies depuis la conquête anglaise, en dehors du Canada français, par les communautés d'hommes et de femmes, de fondation canadienne, ou transplantées de la riche terre de France dans le sol québécois et suffisamment acclimatées pour que leurs fruits témoignent de la fécondité du terroir où elles ont pris racine.

Ajouterai-je qu'en rendant témoignage à tous les apôtres du Christ, hommes et femmes, partis de nos foyers pour porter la bonne nouvelle jusqu'aux confins de la terre et prodiguer à tant de peuples les inépuisables consolations de la charité catholique, je réponds aux vœux les plus ardents de la modeste communauté qui se recommande à votre bienveillante sympathie? Tout imbues du véritable esprit de l'Évangile, les petites Sœurs Missionnaires de l'Immaculée Conception ne demandent qu'à couvrir leur humilité de la splendeur des œuvres du Canada apostolique.

Missions françaises — La conquête anglaise

Je laisse tout entières au compte de la France les missions et les œuvres d'apostolat antérieures à la conquête anglaise. Encore qu'elles eussent commencé à recruter un bon nombre d'ouvriers canadiens, les communautés de femmes surtout, l'impulsion initiale était venue d'outre-mer; elles tiraient de France une partie de leur personnel et de leurs moyens d'existence.[1] On ne trouvera non plus aucune mention des nombreuses communautés françaises qui ont essaimé en Amérique depuis les premiers décrets d'expulsion du gouvernement de la République. Plusieurs de ces congrégations comptent déjà de nombreux sujets canadiens; la bienveillante protection des évêques canadiens a favorisé leurs entreprises; mais il me paraît juste de les laisser figurer, pour quelques années encore, en marge de la glorieuse histoire des conquêtes apostoliques de la France chrétienne.[2] Par une équitable com-

[1] Il faut toutefois faire exception pour les Sœurs Grises, de fondation exclusivement canadienne. Mais leurs missions étant postérieures à la conquête, nous les retrouverons parmi les œuvres apostoliques du Canada français.

[2] J'ai cependant consacré une page aux Missionnaire d'Afrique, hommes et femmes, (fondation du Cardinal Lavigerie) dont le recrutement au Canada a pris un si remarquable développement.

pensation, nous mettrons au compte du Canada français les fondations des communautés françaises venues ici entre 1840 et 1880. Sans méconnaître l'immense mérite et l'inlassable dévouement des religieux français attachés à ces entreprises, l'histoire démontre que leurs missions d'Amérique ont pris naissance dans la province de Québec; elles se sont rapidement nationalisées; les Canadiens leur ont, de bonne heure, — sauf pour les OBLATS — fourni la majorité de leurs sujets et le plus clair de leurs ressources matérielles. Et parmi les Canadiens qui ont alimenté ces œuvres de leur concours personnel et de leurs aumônes, les Canadiens français ont toujours constitué, et de beaucoup, l'élément le plus nombreux.[1]

Entre l'extinction des anciennes missions françaises et la naissance des missions canadiennes, il s'est écoulé près d'un siècle. La conquête avait tari l'œuvre des missions. On n'a pas encore compris, au Canada ou à

[1] Qu'on ne voie pas ici, non plus que dans les fréquentes énumérations qui vont suivre de religieux et de religieuses de nationalité canadienne-française, le moindre dessein de rabaisser le mérite des catholiques d'autres races. A chaque peuple sa vocation particulière. Les Canadiens français ont hérité de leurs ancêtres l'esprit apostolique propre à la nation française. Qu'ils n'ont pas dégénéré à cet égard, c'est ce que j'ai voulu démontrer, et pas autre chose.

l'étranger, les coups formidables portés par la domination anglaise à la vitalité des œuvres catholiques en Amérique. A la faveur d'un enseignement de l'histoire moins soucieux d'exactitude que de conciliation, on a fini par faire accepter la légende que l'Église du Canada doit à la générosité anglaise la liberté relative dont elle jouit aujourd'hui. La vérité, c'est que, cinquante années durant et davantage, le gouvernement britannique et ses représentants officiels mirent tout en œuvre pour entraver le libre gouvernement de l'Église, le recrutement des ordres religieux, le travail des missionnaires et l'enseignement catholique. Les Récollets furent supprimés sans phrase. Alors que la promulgation des lettres pontificales restait interdite dans tous les pays britanniques, le représentant de la Couronne au Canada accueillit avec joie la suppression de la Compagnie de Jésus. C'est bien le seul acte « papiste » qui ait donné aux autorités britanniques un plaisir sans mélange. Elles en profitèrent pour faire main basse sur le Collège des Jésuites, à Québec, et sur toutes les propriétés des Jésuites et des Récollets

dans la colonie.[1] Les prêtres du SÉMINAIRE DE QUÉBEC et ceux de SAINT-SULPICE eurent la vie sauve, mais ils durent observer la plus extrême circonspection. Du reste, les missions n'entraient pas dans le cadre de leurs œuvres; n'empêche que plusieurs d'entre eux prêtèrent leur concours à l'unique évêque de la colonie et visitèrent de lointaines paroisses qui, à tous égards, méritaient le nom de missions. Dans leur sphère propre, ils redoublèrent de zèle et de dévouement et fournirent à la colonie cet admirable clergé séculier qui contribua si puissamment à sauver l'âme et le corps de la petite nation canadienne.

L'entrée de la colonie était rigoureusement fermée à tout prêtre catholique étranger. Aux jours de la Révolution française, cette interdiction commença à se relâcher. On

[1] Le gouvernement y mit certaines formes. Ainsi, avant de s'approprier tous les biens des Jésuites, on attendit la mort, en 1800, du dernier Jésuite français resté au Canada, le P. CAZOT. C'était un peu plus courtois que les brutales spoliations du gouvernement de la République française, un siècle plus tard. Le vol opéré, au nom de la Couronne et aux dépens des Jésuites, fut compensé pour une fort minime partie, en 1886, par le gouvernement de la province de Québec, alors dirigé par M. HONORÉ MERCIER. Bien que la compensation fût soldée par les seuls contribuables de la province, et un subside proportionnel octroyé aux protestants qui n'y avaient aucun droit, on sait quel tapage d'enfer firent à ce sujet les orangistes d'Ontario.

laissa pénétrer quelques prêtres émigrés de France. Le gouvernement britannique voyait en eux des victimes de la France républicaine et impériale. Il calculait, non sans raison, que leur horreur de la Révolution et leur gratitude envers l'Angleterre les amèneraient à exercer sur les Canadiens une influence favorable à la domination anglaise. Mais la restauration des ordres religieux et la propagation de la foi — le *prosélytisme*, comme on disait — restèrent aussi sévèrement interdites au Canada qu'en Angleterre.

Les évêques de Québec, MGR BRIAND et ses successeurs, furent assez bien traités personnellement ; mais les bons procédés à leur égard variaient selon l'importance des services qu'on attendait d'eux. Leurs relations avec le Saint-Siège étaient soigneusement contrôlées. On refusait de reconnaître leur titre et leur qualité d'évêques : leur désignation officielle était celle de « *Surintendant de l'Église Romaine* » au Canada.[1] Averti par

[1] Ce n'est qu'en 1813 que le gouvernement britannique reconnut à MGR PLESSIS, en récompense de ses services durant la guerre contre les États-Unis, le titre et la qualité d'évêque, jusque-là réservés à l'évêque anglican. En 1817, la Nouvelle-Écosse fut érigée en vicariat apostolique séparé de Québec; cela convenait aux autorités impériales. Elles consentirent assez volontiers aussi à la nomination de MGR LARTIGUE, comme coadjuteur de l'évêque de Québec, mais elles résistèrent longtemps à la division du

les obstacles et les tracasseries opposés à la nomination du successeur de Mgr de Pontbriand, le Souverain Pontife avait accordé à Mgr Briand le droit de se désigner un coadjuteur *cum futura successione.*[1] Le gouverneur exigea que ce choix lui fût préalablement soumis. Cette prétention, tout en s'affaiblissant dans l'usage, subsista jusqu'aux

diocèse. Mgr Lartigue ne fut d'abord que l'administrateur ecclésiastique du District de Montréal. De peine et de misère, Mgr Plessis arracha à lord Bathurst, ministre des colonies, la permission de se faire nommer des auxiliaires pour le Nouveau-Brunswick et les îles du Golfe, le Haut-Canada et le Nord-Ouest; mais la permission ne fut accordée qu'à la condition de ne pas afficher le caractère épiscopal des nouveaux prélats. Aussi, lorsque le Saint-Siège, pour donner suite à cet arrangement, érigea le diocèse de Québec en archidiocèse métropolitain (1819), avec le Nouveau-Brunswick et le Haut Canada comme sièges suffragants, Mgr Plessis supplia le Souverain Pontife de garder la bulle secrète. Ce n'est qu'en 1844 que son deuxième successeur, Mgr Signay, osa prendre ouvertement le titre d'archevêque de Québec. Sur tous ces faits, on consultera avec fruit les *Études historiques et légales sur la liberté religieuse en Canada*, de S. Pagnuelo (plus tard, juge à la Cour Supérieure) — Montréal, 1872, Beauchemin et Valois, éditeurs; aussi l'*Histoire du Canada, de son Église et de ses missions*, par l'abbé Brasseur de Bourbourg — Paris, 1852 — et *Les Évêques de Québec*, de Mgr H. Têtu — Québec, 1889.

[1] Mgr de Pontbriand était mort le 8 juin 1760. Ce n'est que le 15 septembre 1763, après la cession définitive du Canada à l'Angleterre, que le chapitre de Québec put se réunir. Il désigna d'abord M. de Montgolfier, grand-vicaire et supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice. Le général Murray n'en voulut pas. Le chapitre se rabattit alors sur l'abbé Briand, vicaire général, plus agréable au gouverneur. Encore fallut-il poursuivre de longues et humiliantes négociations à Londres pour obtenir l'assentiment des autorités impériales. Finalement, le nouvel évêque fut sacré en France, le 16 mars 1766.

jours de MGR SIGNAY (1833-1850). C'était tout le despotisme gallican au service d'un pouvoir nettement anti-catholique.

Un demi-siècle après le traité de Paris, le gouverneur CRAIG tentait d'imposer à MGR PLESSIS, au nom des « libertés » de l'Église gallicane, le droit du pouvoir civil, devenu protestant, de nommer les curés aux paroisses.[1] Plus de soixante ans après la conquête, les Canadiens français se voyaient encore refuser le droit d'organiser un régime régulier d'écoles publiques. Le gouverneur s'appropriait les subsides votés par la législature en faveur de l'enseignement primaire, à même les taxes prélevées sur les contribuables français et catholiques, et les distribuait sans vergogne aux écoles anglaises et protestantes.

En face d'une si constante et si complète persécution, le clergé séculier, aidé de nos admirables couvents de femmes, encore peu nombreux, redoubla de zèle et de dévouement. Il multiplia ses tâches et se fit tout à tous

[1] Le recueil des *Mandements, Lettres pastorales et Circulaires des Évêques de Québec*, publié par MGR H. TETU et M. l'abbé C. O. GAGNON (Québec, 1888), renferme un intéressant résumé, rédigé ou dicté par Mgr Plessis lui-même, de ses conversations avec Craig. En 1824, LORD DALHOUSIE fit revivre, toujours au nom des « libertés gallicanes », les prétentions de Craig sur la division des paroisses et la nomination aux cures.

afin de conserver l'esprit paroissial et les œuvres intérieures de la vie catholique. Il fonda et soutint des écoles paroissiales et des maisons de charité. Mais il dut abandonner le travail des missions. La seule direction des paroisses constituait, dans ces dures conditions, un véritable apostolat. Quant à l'unique évêque chargé d'un diocèse aussi étendu que l'Europe, aucun préfet apostolique en pays infidèle n'a jamais parcouru de plus vastes contrées et dans des conditions plus difficiles.[1]

Premières missions canadiennes — Mgr Provencher — Mgr Bourget

Ce n'est qu'en 1818 que M. Provencher et M. Dumoulin reprirent la route des anciens missionnaires Jésuites pour aller relever la croix du Christ dans ces lointains territoires de l'Ouest, plus difficiles d'accès que les pays d'Europe. M. Provencher fut le premier évêque catholique dans ces régions.

[1] Mgr Hubert, qui gouverna l'Eglise de Québec de 1788 à 1797, écrivait un jour à l'évêque de Léon, à Londres, qu'il n'avait à sa disposition que 140 prêtres pour répondre aux besoins spirituels de 150,000 catholiques, dispersés depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'au lac Érié. (Lettre citée, sans date, par Garneau, *Hist. du Canada*, 3e éd., vol. III, page 140).

Nommé évêque de Juliopolis (*i. p. i.*) dès 1820, avec juridiction sur tous les pays de l'Ouest, il devenait en 1847 le premier évêque titulaire de Saint-Boniface. Rappelons ici la série des évêques missionnaires partis du Canada français pour fonder de nouvelles églises et agrandir le royaume de Dieu en terre infidèle ou hérétique : Mgr Gaulin à Kingston (1833); Mgr F.-N. Blanchet, vicaire apostolique (1845) puis archevêque, à Orégon (1847); son frère, Mgr Magloire Blanchet, évêque de Walla-Walla et Nesqually (1846); Mgr Demers à Victoria (1847); Mgr Taché, o. m. i., coadjuteur (1851) puis successeur de Mgr Provencher à Saint-Boniface (1853); Mgr Pinsonneault à London (1856); Mgr Duhamel à Ottawa (1874); Mgr Lorrain à Pontiac (1882), puis à Pembroke (1898); Mgr Langevin, o. m. i., à Saint-Boniface (1895); Mgr Latulipe au Témiscamingue (1908), puis à Haileybury (1915); Mgr Charlebois, o. m. i., au Keewatin (1910); Mgr Mathieu à Régina (1911); Mgr Béliveau, auxiliaire (1913), puis archevêque (1915), à Saint-Boniface.[1]

[1] Ces dates sont celles de la nomination ou du sacre de ces évêques. Elles sont souvent de beaucoup postérieures

Il serait injuste de ne pas nommer ici les premiers missionnaires séculiers qui répondirent à l'appel de Mgr Provencher et dont quelques-uns, dépassant ses traces, parvinrent jusqu'aux confins des terres alors connues, à plus de quinze cents lieues de Montréal : M. Belcourt, établi aux bords de l'Assiniboine dès 1833; M. Thibault, arrivé la même année à Saint-Boniface et stationné à Edmonton en 1842 (il passa aussi au Lac la Biche et à l'Ile à la Crosse); M. Darveau, martyrisé au Lac Winnipegosis en 1844; M. Bourassa, qui atteignit la Rivière de la Paix et poussa son apostolat jusqu'au petit

au début de leur ministère apostolique. Ainsi, Mgr F. N. Blanchet et Mgr Demers partirent de Montréal dès 1838, comme simples missionnaires, le premier muni des pouvoirs de vicaire général de l'évêque de Québec. Ils se rendirent par terre à la côte du Pacifique, où ils parvinrent le 18 ou le 24 novembre 1838, après avoir franchi en canot, en chariot, à cheval et à pied, les mille lieues qui les séparaient de leur destination. Ce furent, je crois, les deux premiers prêtres qui traversèrent le continent dans toute sa largeur, du moins en Amérique anglaise. Le 10 octobre, ils avaient célébré le saint sacrifice de la messe au point culminant de la route, au pied des glaciers de la chaîne des Rocheuses. Mgr Magloire Blanchet, frère du premier, fut sacré à Montréal, avant son départ, en 1846. Il se rendit également par terre, mais par la route américaine. Il atteignit son siège de Walla-Walla, à l'intérieur de l'Orégon, le 5 septembre 1847. Ce siège fut transféré plus tard à Nesqually, puis au Fort Vancouver, dans la partie nord de l'Oregon, qui constitue aujourd'hui l'État de Washington. Pour venir se faire sacrer à Montréal, en 1845, Mgr F. N. Blanchet avait dû passer par Honolulu, doubler le cap Horn et se rendre à Liverpool, d'où il s'embarqua pour Boston et Montréal.

Lac des Esclaves; M. LAFLÈCHE, le futur évêque des Trois-Rivières, dont la splendide éloquence évoquait souvent, aux jours de sa verte vieillesse, le souvenir de ses missions pourtant fort rudes, à Saint-François-Xavier et à l'Ile à la Crosse. Mentionnons également MM. LANGLOIS et BOLDUC, les premiers prêtres canadiens qui allèrent rejoindre Mgr Blanchet, en 1842;[1] M. HUBERDEAULT, qui accompagna les premières missionnaires de la Providence en Orégon et au Chili (1852-53); M. RONDEAU, guide des premières sœurs de Sainte-Anne, à Victoria, en 1858; M. BROUILLET, vicaire général de Nesqually; M. BRABANT, l'apôtre des Indiens de Hesquiat, sur l'Ile de Vancouver, où il vécut trente-quatre ans.[2]

Malgré le dévouement de ses courageux auxiliaires du début, Mgr Provencher ne tarda pas à se rendre compte que les prêtres

[1] Leur voyage autour des deux Amériques, par voilier de cabotage, dura quatorze mois. On se croirait au temps où les missionnaires portugais se rendaient aux Indes en doublant le Cap de Bonne Espérance.

[2] Ces détails sont empruntés en grande partie à l'*Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien*, du R. P. MORICE, o.m.i., (3 vols in-8º, Montréal, Granger frères, 1912); aussi à une intéressante monographie publiée par les Sœurs des SS. NN. DE JÉSUS ET DE MARIE, à l'occasion du cinquantenaire de leur arrivée en Orégon : *Gleanings of Fifty Years*, (1 vol. in 12, Glass & Prud'homme, Portland, Ore., 1909).

séculiers ne suffisaient pas à la tâche. A l'œuvre des missions, il fallait des missionnaires réguliers, membres d'un ordre dont les règles et les procédés de formation prépareraient une milice compacte et permanente, toujours prête à fournir des troupes d'élite. Il vint frapper à la porte de l'évêque de Montréal, MGR BOURGET, successeur de son ami et conseiller, MGR LARTIGUE. Le saint évêque occupait le siège de Montréal depuis cinq ans. Déjà il avait donné aux œuvres de son diocèse et aux missions du nord de la province un incomparable essor. Un an auparavant, nous le verrons dans un instant, il avait appuyé la demande du même évêque missionnaire auprès des Sœurs Grises de Montréal. Nous allons maintenant retrouver son action initiale ou son concours efficace dans presque toutes les entreprises d'apostolat surgies du Canada français. Introducteur des OBLATS en Amérique et restaurateur des JÉSUITES au Canada, [1] supérieur ecclésiastique et principal aviseur de la CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME et des SŒURS GRISES de Montréal, fondateur des

[1] Même après la suppression de l'ordre, quelques Jésuites s'étaient maintenus et recrutés dans le Maryland, sous la bienveillante protection de MGR CARROLL, premier évêque de Baltimore.

communautés de la PROVIDENCE, des SS. NN. DE JÉSUS ET DE MARIE, de SAINTE-ANNE et de la MISÉRICORDE, c'est de son diocèse, de ses communautés d'hommes et de femmes, et sous son impulsion, que vont s'élancer vers tous les points de l'Amérique Septentrionale, les missionnaires de l'Évangile, les éducateurs de la jeunesse indigène et blanche, les dispensatrices de toutes les charités. Il n'est nullement exagéré de dire que le nom de Mgr Bourget reste attaché à la naissance des œuvres catholiques dans les deux tiers de l'Amérique du Nord.

II

COMMUNAUTÉS D'HOMMES

Oblats de Marie-Immaculée

(1841)

Cette admirable congrégation de missionnaires fut fondée, en 1816, à Aix en Provence, par l'abbé Charles-Eugène de Mazenod, mort évêque de Marseille, et l'abbé Tempier, vicaire à Arles. Elle prit d'abord le nom de Société des Missionnaires de Provence. L'objet immédiat des fondateurs était de réveiller, dans le midi de la France, la foi et la pratique religieuse presque anéanties par le délire révolutionnaire. Le succès prodigieux des premières missions populaires, généralement prêchées dans la langue provençale, entraîna bientôt la jeune congrégation en dehors des cadres modestes que ses fondateurs lui avaient tracés. Dès 1826, en dépit de formidables oppositions suscitées par les obstinés tenants du jansénisme et du gallicanisme, qui reprochaient au P. de Mazenod trop d'indulgence pour les pécheurs et pas assez de respect pour les traditions gallicanes, le Saint-Siège approuvait les règles

du nouvel institut et lui donnait le nom de CONGRÉGATION DES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE.

Un quart de siècle après sa fondation, la communauté n'avait encore établi, hors de France, qu'une maison en Suisse et deux en Corse. A MGR BOURGET revient l'honneur d'avoir ouvert à ces zélés apôtres de l'Évangile le vaste champ des missions lointaines.

Le nouvel évêque de Montréal [1] se préoccupait avec raison de l'ébranlement moral causé au Canada par les soulèvements de 1837 et de 1838 et les barbares répressions qui avaient suivi. Aux ferments révolutionnaires, il jugeait utile d'apporter de plus efficaces remèdes que l'échafaud et l'exil pour les insurgés et la dévastation systématique des campagnes, ordonnée par le gouvernement militaire de la colonie. Pour apaiser les colères et panser les blessures, il voulait rétablir l'ordre dans les esprits en réorganisant la vie sociale et religieuse du peuple. D'autre part, il trouvait non moins urgent de reprendre l'œuvre des missions sauvages et d'apporter quelques secours spirituels à l'immense armée des bûcherons et des flotteurs de bois

[1] MGR BOURGET avait succédé, en 1840, à MGR LARTIGUE dont il était le coadjuteur depuis trois ans.

(*draveurs*) qui, à cette époque, passaient des années entières dans la forêt et sur les *cages*, à peu près sans aucune vie religieuse.

A cette œuvre de réfection morale et d'évangélisation il fallait des missionnaires libres des charges curiales, étrangers aux passions qui avaient agité le peuple des villes et des campagnes. Mgr Bourget dut s'en ouvrir à l'évêque de Nancy qui vint, à ce moment, parcourir le Bas-Canada et enflammer les Canadiens des ardeurs de sa chaude éloquence.[1] MGR DE FORBIN-JANSON connaissait bien l'œuvre de Mgr de Mazenod, son ancien condisciple de séminaire. Au cours de son premier voyage *ad limina*, Mgr Bourget se lia d'une sainte amitié avec le vénérable fondateur des Oblats. Mgr de Mazenod, tout en conservant le supériorat général de sa congrégation, était devenu évêque titulaire de Marseille, l'année même où Mgr Bourget était nommé coadjuteur de Montréal. Ces deux hommes de Dieu étaient faits pour s'entendre. L'évêque de Montréal, constatant le bien accompli en France par les

[1] La croix monumentale qui couronna longtemps la montagne de Saint-Hilaire avait été érigée, en présence de MGR DE FORBIN-JANSON, pour perpétuer le souvenir de ses missions.

Oblats, sollicita leur concours et leur présence permanente dans son diocèse.

Mgr de Mazenod se préparait alors à diriger son action apostolique du côté des Iles Britanniques; mais les missions lointaines, tout en l'attirant fortement, n'entraient pas encore dans ses plans immédiats. C'est même l'un des points qui l'avaient empêché, vingt-cinq ans plus tôt, d'unir son apostolat à celui de l'abbé de Forbin-Janson, dont le zèle ardent voulait sans plus tarder couvrir la terre.[1]

Mgr Bourget se fit si pressant, si chrétiennement persuasif, que la mission du Canada, à laquelle Mgr de Mazenod ne songeait pas pour l'instant, débuta avant celles d'Angleterre et d'Irlande, objets constants de ses préoccupations depuis plusieurs années. Ni l'un ni l'autre ne prévoyaient guère que cette modeste mais périlleuse entreprise, en pays si lointain, déchiré et appauvri par un siècle de domination étrangère et de troubles politiques, et moins peuplé que l'unique province de France où

[1] Ce détail est emprunté à l'intéressant ouvrage du R. P. Ortolan, o.m.i., *Les Oblats de Marie-Immaculée* (Paris, Librairie Saint-Paul, 1914). Le premier volume a seul paru; le second relatera les missions d'Amérique.

la Congrégation avait pris naissance, était appelée à devenir en peu d'années le plus vaste et le plus fécond de tous ses champs d'action.

Le 2 décembre 1841, arrivaient à Montréal les quatre premiers religieux, membres d'une congrégation régulière, entrés au Canada depuis la conquête. C'étaient les Pères HONORAT (l'un des premiers disciples de Mazenod), TELMON, BEAUDRAND et LAGIER, accompagnés de deux frères convers. Établis provisoirement à Saint-Hilaire, puis à Longueuil, ils se transportèrent en 1848 à Montréal, rue Visitation, à l'endroit même où se trouve encore la maison provinciale du Canada oriental. Leur première recrue canadienne vit encore, à Saint-Boniface : c'est le R. P. DANDURAND, qui porte allègrement ses cent ans d'âge et ses soixante-dix-huit années de vie religieuse. Chaque jour, il élève vers Dieu ses mains sacerdotales et centenaires. C'est le plus vieux prêtre du monde. [1]

[1] Les cas de longévité ne sont pas rares chez ces rudes missionnaires. Quatre de leurs pionniers, MGR TACHÉ et les RR. PP. LACOMBE, GASCON et ALLARD, ont fourni ensemble *deux cent quatorze* années de carrière apostolique !

Au moment où ces feuilles sont livrées à l'impression, les journaux de l'Ouest nous apportent le récit de la célébration, à Saint-Boniface, du glorieux centenaire du R. P. DANDURAND.

Les nouveaux missionnaires se mirent vite en besogne. Leurs prédications dans les villes et les campagnes de la province n'entrent pas dans le cadre de cette étude. Dès 1844, l'un des fondateurs de Longueuil, le P. HONORAT, et trois des nouvelles recrues canadiennes, le P. FLAVIEN DUROCHER, le P. MÉDARD BOURASSA et le P. PIERRE FISET, rouvrent les anciennes missions des Jésuites, abandonnées depuis la conquête, au Saguenay, sur les côtes du Labrador, au Lac Saint-Jean, au Mistassini et sur le haut Saint-Maurice; bientôt ils franchissent la « hauteur des terres » et pénètrent jusqu'à la baie d'Hudson. En quelques années, ces pionniers des missions canadiennes et leurs successeurs rendent la foi aux tribus d'Algonquins éparses sur les deux versants des Laurentides, depuis le détroit de Belle-Isle jusqu'au lac Témiskaming, et redevenues païennes ou à peu près depuis la conquête anglaise. A cette vaste entreprise ils joignent, en 1845, l'œuvre des « missions de chantiers ». Ceux qui ont eu, comme moi, le bonheur d'entendre les récits des premiers missionnaires de la forêt, n'hésiteront nullement à classer ces missions parmi les plus

rudes, les plus méritoires et les plus apostoliques.

Entre temps, les Oblats fondent des paroisses de colons. Parfois, quand il y a pénurie de prêtres, ils sortent de la communauté, avec la permission de leurs supérieurs, afin d'en prendre la charge curiale. On peut attribuer aux Oblats la fondation d'une bonne moitié des paroisses du diocèse originaire d'Ottawa auquel ils fournissent également son premier évêque, Mgr GUIGUES, en 1848.

La ville d'Ottawa leur doit, à proprement parler, tous les éléments de sa vie religieuse; ils y sont encore plus nombreux qu'en toute autre ville du Canada et même d'Amérique. En arrivant à Bytown, en 1844, le P. TELMON (l'un des quatre fondateurs de Longueuil) et le P. DANDURAND prirent charge de l'unique église, la future basilique; trente années durant, ils en furent les seuls curés : le P. Telmon, de 1844 à 1848, le P. Dandurand, de 1848 à 1874, alors que MGR DUHAMEL, en inaugurant son pontificat si rempli d'œuvres, prit la direction immédiate de sa cathédrale.

Dès l'année qui suivit leur entrée dans la future capitale du Canada, les Oblats y appelèrent les SŒURS GRISES de Montréal,

pour organiser toutes les œuvres de charité et d'enseignement primaire. Nous verrons plus loin la merveilleuse expansion de cette communauté. Eux-mêmes se chargèrent d'organiser l'enseignement secondaire et supérieur. En 1848, le P. Telmon abandonnait la cure de Notre-Dame et fondait le collège, érigé plus tard en université (civilement en 1866, canoniquement en 1889). A cette première fondation vinrent s'ajouter, en quelques années, le séminaire diocésain, le juniorat et le scolasticat de la congrégation. Dans ces diverses maisons d'enseignement ecclésiastique et séculier, maintenues au prix des plus lourds sacrifices, une soixantaine de religieux dirigent et instruisent 650 jeunes gens de diverses races, en majorité canadiens-français. En dépit d'assauts formidables, extérieurs et intérieurs, la communauté y a maintenu l'esprit qui devrait marquer toutes les institutions catholiques, j'oserais dire toutes les institutions d'enseignement, au Canada : la foi y tient la première place, intangible et immuable; puis, égale justice est rendue aux deux éléments principaux qui composent la nation canadienne.

D'Ottawa et dès le début, les Oblats ont poussé au loin leurs œuvres de missions chez

les sauvages et dans les chantiers de l'Ottawa supérieur et de ses tributaires. Leurs maisons de Maniwaki (1851), de Ville-Marie (1862) et de Mattawa (1872) sont venues successivement multiplier leurs foyers de rayonnement et étendre leur champ d'apostolat, en même temps qu'elles offraient à la colonisation de précieux points d'appui et de ravitaillement. Les missions de la Baie James, qui relèvent du provincialat de Montréal, ont été établies en 1892 et comptent encore au nombre des plus dures de l'hémisphère boréal.

Mais c'est à l'ouest des Grands Lacs que je voudrais, si j'en avais le loisir, vous convier à suivre pas à pas ces premiers apôtres du Canada français, depuis le 12 octobre 1845, où le jeune ALEXANDRE TACHÉ, sous-diacre et unique compagnon du Père AUBERT (Français), recevait à Saint-Boniface l'onction sacerdotale des mains du premier des évêques missionnaires canadiens, MGR PROVENCHER, dont il devenait bientôt le coadjuteur (1851), puis le successeur (1853). De la Rivière Rouge aux rives de la mer Glaciale, depuis les côtes du Lac Supérieur jusqu'au faîte des Montagnes Rocheuses, les Oblats ont parcouru toutes les missions, fondé la

plupart des paroisses, organisé tous les diocèses et tous les vicariats apostoliques. Ils ont prêché l'Évangile en toutes les langues aborigènes; ils ont baptisé, instruit, marié, secouru et enseveli des hommes, des femmes et des enfants de toutes les races de l'Amérique septentrionale. Ils se sont déversés sur la Colombie anglaise, aux États-Unis et jusqu'au Mexique. Toutes ces fondations originent de la petite maison ouverte à Longueuil en 1841.

L'ensemble des œuvres oblates en Amérique se subdivise aujourd'hui en quatre provinces et six vicariats de missions.

D'après les chiffres compilés en 1911,— les plus récents pour toute la communauté — la province du Canada (Québec et Ontario) comprenait 15 établissements, 134 pères, 47 scolastiques et 49 frères convers; la province de Manitoba, 25 établissements, 1 archevêque, 81 pères, 3 scolastiques et 20 convers; les vicariats, qui couvrent tout le Canada occidental, 98 établissements, 6 évêques, 1 préfet apostolique (au Youkon),[1] 189 pères, 2 scolastiques et 92 convers.

[1] Mgr Bunoz (Français), aujourd'hui évêque, en charge du vicariat apostolique de Youkon et Prince-Rupert.

Total, pour le Canada : 138 établissements, 1 archevêque, 6 évêques, 1 préfet apostolique, 404 pères, 52 scolastiques, 161 convers, soit, 625 Oblats de tous ordres.

Les deux provinces des États-Unis comptaient, en 1911, 35 établissements, 121 pères, 34 scolastiques et 31 convers, soit 186 Oblats.

Si l'on se rappelle que le nombre total d'Oblats de tous ordres était alors de 2063, on constate que les seules missions du Canada figurent pour près d'un tiers dans le personnel de la communauté.

Là-dessus, la part des Français et des Canadiens français était fort belle. Sur les 811 Oblats stationnés en Amérique, il y avait 239 Français et 317 Canadiens français. Le reste se composait d'Irlandais (d'Europe et d'Amérique), d'Allemands, de Polonais, de Belges, d'Alsaciens, etc. [1]

Sans méconnaître la part immense de mérite qui revient aux Oblats français, — ils

[1] Au moment de livrer ces feuilles à l'imprimerie, j'ai pu me procurer le nombre actuel des Oblats canadiens-français : 1 évêque, 232 pères profès, 68 scolastiques, 92 convers : total, 393. Si, aux 317 de l'année 1911, on ajoute 4 qui se trouvaient alors à Rome et 2 à Ceylan, et si l'on en déduit 20 religieux morts de 1911 à 1918, on constate que l'accroissement a été de 90 sujets canadiens-français en huit ans.

forment encore la majorité des missionnaires du Nord-Ouest — il me sera sans doute permis de signaler plus particulièrement, puisque c'est l'objet de ce travail, l'apport remarquable de la petite nationalité canadienne-française à l'œuvre de Mgr de Mazenod. Le diocèse de Montréal, en particulier, a généreusement rendu à la congrégation le fruit de ses premiers sacrifices : il lui a donné plus de sujets que tout autre diocèse au monde. Mais c'est par le caractère et l'esprit de ses recrues, plus encore que par le nombre, que le Canada français a puissamment aidé à l'immense labeur des Oblats d'Amérique. On peut affirmer sans témérité que les Canadiens français ont fourni à la congrégation, en Amérique du Nord, le plus grand nombre de sujets adaptables à toutes les situations et aux multiples exigences de leur extraordinaire apostolat.

Il suffit de rappeler, entre tant d'autres, les noms et la mémoire de Mgr Taché et du Père Lacombe pour marquer la part prise par le Canada français à l'établissement de la foi dans les immenses régions de l'Ouest.[1]

[1] Il n'est pas sans intérêt de rappeler que Mgr Taché, descendant en ligne directe, par sa bisaïeule paternelle, du premier colon canadien, Louis Hébert, était aussi, du chef de sa mère, l'arrière-petit-neveu du fameux

La province méridionale des États-Unis, communément appelée province du Texas, doit énormément au R. P. Constantineau, son premier provincial et son économe actuel.

Notons en passant que le premier assistant du supérieur général, à Rome, est un Canadien français, le R. P. Dozois, ancien provincial du Canada.

Ajoutons, avant de terminer ce chapitre, que les Oblats français et canadiens-français sont restés fidèles à l'exemple de leur vénérable fondateur sur un point qui nous intéresse tout particulièrement : l'emploi des langues nationales et des idiomes indigènes dans la prédication et le ministère apostolique. Nous avons marqué le caractère bilingue de leurs institutions d'enseignement secondaire et supérieur à Ottawa. Il serait non moins intéressant de signaler leurs immenses travaux de linguistique aborigène, composés durant les longues veillées d'hiver, dans les missions du nord. Quelques-uns ont été publiés, un grand nombre sont restés en manuscrit. [1]

explorateur de l'Ouest, Gaultier de la Vérendrye et, à un degré plus rapproché, de Madame d'Youville, dont la famille religieuse a fourni aux missions apostoliques du Nord-Ouest un si précieux concours.

[1] Sur les œuvres et les missions des Oblats, on lira avec intérêt, outre les ouvrages déjà mentionnés des RR. PP. Ortolan et Morice, les *Vingt années de missions* de Mgr Taché.

Mais il est temps de jeter un coup d'œil sur les œuvres des autres communautés de missionnaires.

Jésuites
(1842)

En 1842, moins d'un an après l'arrivée des Oblats, les Jésuites rentraient au Canada, appelés, eux aussi, par MGR BOURGET. Ils étaient au nombre de six : les RR. PP. CHAZELLE, MARTIN, TELLIER, LUISET, HANIPAUX, DU RANQUET, tous Français. Le but principal que se proposait le grand évêque en rétablissant les cadres des indestructibles phalanges de saint Ignace, c'était de reprendre l'évangélisation des sauvages, l'œuvre par excellence des anciens Jésuites français à qui un historien protestant, PARKMAN, a rendu un impérissable témoignage. Mais les fils de SAINT IGNACE et de SAINT FRANÇOIS XAVIER sont aussi les frères de SUAREZ. De la Compagnie de Jésus restaurée, le pieux évêque de Montréal attendait également une nouvelle impulsion de l'enseignement classique, pur de toutes traces de gallicanisme et de jansénisme, ces tristes héritages de la France du dix-huitième siècle. Les Jésuites répondirent noblement

à cette double espérance. Nous n'avons à signaler ici que leurs œuvres de missions.

Dès 1843, le P. CHAZELLE, premier supérieur de Montréal, pénètre en terre hérétique et fonde à Sandwich la première des missions nouvelles. L'année suivante, le Père CHONÉ fonde à Wikwemikong, sur l'Ile Manitouline, un centre important de missions d'où ses frères en religion ne tardent pas à rayonner sur toutes les terres qui entourent la baie Georgienne et le lac Nipissing et qu'ont fécondées, près de deux siècles plus tôt, le sang des BRÉBEUF, DES GARNIER, DES LALLEMANT. Cette maison existe encore et dessert un grand nombre de postes. En 1846, les Jésuites s'établissent en terre américaine, au Sault Sainte-Marie (Michigan). Cette maison, qui fut longtemps l'un des principaux points de repère des conquêtes évangéliques des Jésuites du Canada, est aujourd'hui sous la juridiction immédiate des autorités diocésaines.

Mais c'est l'ouverture du Nouvel-Ontario qui offrit à leur activité le champ le plus fécond. Là, comme les Oblats dans les plaines de l'Ouest, les Jésuites ont tout initié, tout organisé. Leur dernière fondation, le collège de Sudbury, ouvert en 1913,

marque le point d'appui le plus solide de la vie catholique et française dans cette vaste région. Il renfermait, l'an dernier, 141 élèves. A Spanish River, ils dirigent une école industrielle, fondée à Wickwemikong en 1880, où 106 jeunes sauvages recevaient, en 1917, les bienfaits de l'éducation chrétienne.

En trois quarts de siècle, les Jésuites ont établi en Ontario 38 maisons, dont 19 subsistent. Des deux cents postes et missions qu'ils desservaient régulièrement, ils en gardent une centaine, trop pauvres pour faire vivre un curé. [1]

A l'ouest des Grands Lacs, dans le royaume des Oblats, ils se sont bornés à fonder et à maintenir, à grands frais, les collèges de Saint-Boniface (1885) et d'Edmonton (1913), et quelques paroisses dont une seule leur reste, à Winnipeg. Le personnel scolaire de ces deux collèges était, en 1917, de 308 et 110 élèves respectivement.

Mais à eux revient l'honneur des missions régulièrement organisées de l'Alaska boréal.

[1] Il ne faut pas croire que les établissements délaissés par les missionnaires sont fermés ou abandonnés. Au contraire, ce sont les plus populeux et les plus prospères, passés sous la juridiction immédiate des évêques et du clergé séculier. Quant aux missions sauvages, elles diminuent graduellement avec la disparition des indigènes.

Là comme ailleurs, les Oblats avaient passé : le P. SÉGUIN, dès 1863; MGR CLUT et le P. LECORRE, de 1872 à 1874. Cette lointaine région ayant été mise sous la juridiction de l'évêque de l'île de Vancouver, MGR SEGHERS, lâchement assassiné en 1886, ce zélé prélat y appela les Jésuites. Dix-neuf de ces religieux (prêtres et coadjuteurs), dont quinze Canadiens français, y ont organisé neuf résidences ou stations. Cette mission est aujourd'hui attachée à la province de Californie.

Les statistiques de la Compagnie, tenues avec l'ordre et la méthode qui caractérisent tous ses travaux, me permettent d'établir le nombre exact de tous les missionnaires Jésuites qui ont évangélisé le Canada anglais ou sauvage (moins la Colombie anglaise, où séjournèrent quelques Jésuites venus d'Europe ou des États-Unis, entre autres le célèbre Père DE SMET, qui rencontra MGR BLANCHET).

De 1843 à 1918, 720 missionnaires et coadjuteurs ont passé par les 53 établissements fondés en ces régions. De ce nombre, les deux tiers, exactement 478, étaient Canadiens français; l'autre tiers, 242, se composait de Français, d'Irlandais, d'Alle-

mands, de Belges, etc.[1] De plus, dix-sept Jésuites canadiens, dont neuf Canadiens français, restèrent attachés à la province de New-York, lors de sa séparation de la province canadienne, en 1879.

A l'heure actuelle, 22 maisons ou résidences subsistent en pays anglo-canadiens, dont 19 en Ontario et 3 dans l'Ouest. Dans ces vingt-deux maisons, qui couvrent encore plus de cent postes de missions, 161 Jésuites (prêtres, scolastiques et coadjuteurs) travaillent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ils évangélisent les peuples, ils instruisent la jeunesse, ils agrandissent et fortifient le patrimoine moral et intellectuel de la nation. De ce nombre, modeste en soi, mais formidable par le zèle et la science, près des trois quarts, 117, sont Canadiens français. Le nombre total des élèves, dans

[1] Ces chiffres représentent beaucoup plus que le nombre total des personnes. C'est l'addition des chiffres de chaque établissement, depuis son origine. Souvent, les mêmes noms reviennent dans les listes des diverses maisons par lesquelles ont passé ces missionnaires. Ainsi, on trouve le nom du P. CHONÉ à Sandwich en 1843, à Wikwemikong en 1844, à Fort William, en 1848; le nom du P. CONILLEAU à Chatam en 1862, à Guelph en 1870. Il eût peut-être été plus exact d'intituler cette statistique celle des « campagnes apostoliques » des Jésuites envoyés en mission hors du Québec. En tout cas, la proportion des nationalités doit rester à peu près la même entre les missionnaires et leurs diverses missions.

les trois collèges et à l'école indienne de Spanish River, était de 665 en 1916-17.

En ajoutant à ces chiffres ceux du Québec, on trouve, pour toute la province du Canada, 30 maisons, 478 religieux des trois catégories, dont 363 Canadiens français et 115 de toutes autres races ou origines, d'Europe ou d'Amérique.

Clercs de Saint-Viateur
(1847)

Cette excellente congrégation d'enseignement doit sa naissance à une pensée analogue à celle qui a inspiré la fondation des Oblats.

Vers 1829, un prêtre lyonnais, l'abbé QUERBES, curé de Vourles, convaincu que seule une solide éducation religieuse pouvait refréner le dévergondage révolutionnaire, jetait les bases d'une modeste association d'éducateurs chrétiens Muni d'une ordonnance royale en date du 10 janvier 1830, il commença par grouper quelques instituteurs laïques et les plaça sous la protection de SAINT VIATEUR, jeune lecteur et catéchiste de Lyon, mort vers 390 en Thébaïde, où il avait suivi son évêque, SAINT JUST.

La Révolution de Juillet jeta, un moment, le désarroi dans l'organisation naissante;

mais, somme toute, elle assura sa réussite. Jusque-là les autorités diocésaines s'étaient montrées peu favorables aux clairvoyantes visées du pieux curé de Vourles. Le déchaînement d'impiété qui suivit le triomphe de la démagogie ouvrit les yeux de tous sur l'urgente nécessité de réagir efficacement contre la direction donnée à l'enseignement public par le monopole universitaire de l'État. L'abbé Querbes reçut bientôt les encouragements les plus consolants. En novembre 1831, l'administrateur diocésain approuvait formellement sa fondation. Deux ans plus tard, les règles de l'institut recevaient la même approbation. Le 21 octobre 1835, la jeune communauté se constituait en congrégation régulière et se soumettait à la règle des trois vœux de religion. En 1838, le Souverain-Pontife, GRÉGOIRE XVI, ratifiait la décision de l'autorité diocésaine. Enfin, le 31 mai 1839, un Bref pontifical sanctionnait définitivement l'existence canonique de L'INSTITUT DES CLERCS PAROISSIAUX OU CATÉCHISTES DE SAINT-VIATEUR; et le Père Querbes était nommé par le Pape lui-même supérieur général de la Congréga-

tion. Rarement fondation religieuse fut plus rapidement achevée.[1]

Le bien accompli par la nouvelle congrégation se fit tôt sentir et connaître bien au-delà des limites du diocèse de Lyon. Dès 1841, l'évêque de Saint-Louis en Missouri, MGR ROSATI, obtenait du Père Querbes l'envoi de quatre Frères pour prendre la direction d'une école. Mais la Providence semblait avoir décrété que, pour s'acclimater en Amérique, ce nouveau rejeton de la France apostolique devait pousser ses premières racines dans le sol de la Nouvelle-France.

L'année même de la fondation de Saint-Louis, et au cours du voyage où il obtenait de Mgr de Mazenod la fondation de la mission oblate du Canada, MGR BOURGET avait demandé au Père Querbes le concours de ses Frères afin de promouvoir l'enseignement secondaire dans son diocèse. Les premières démarches n'aboutirent pas. L'échec lamentable de la mission de Saint-Louis vint

[1] Le Père QUERBES gouverna sa congrégation durant vingt longues et fructueuses années. Il mourut en odeur de sainteté, en 1859, dans son humble cure de Vourles, qui resta le siège du supériorat général de l'Institut jusqu'en 1896, alors qu'il fut transféré à Paris. A la suite des décrets d'expulsion du gouvernement de la République « une et indivisible », le Supérieur général et ses assistants durent s'exiler en Belgique, à Aerschot (1903), puis à Jette-Saint-Pierre (près Bruxelles), en 1908.

encore accroître les hésitations du Père Querbes.[1] Ce n'est qu'en 1847 que, grâce à la générosité et au zèle de l'honorable BARTHÉLEMY JOLIETTE, Mgr Bourget put avec succès renouveler ses instances. Trois Clercs de Saint-Viateur, les Frères CHAMPAGNEUR, CHRÉTIEN et FAYARD, vinrent jeter les bases de la nouvelle mission, dans la jolie ville qui porte le nom de son fondateur.

Tandis que la mission de Saint-Louis périclitait, celle de Joliette se développait avec une étonnante rapidité. De l'humble fondation du Père Champagneur[2] sortirent successivement le *séminaire* (fondé en 1846) et le *noviciat* de Joliette (1847); le *Collège Saint-Joseph*, à Berthier (1848); le *Collège Bourget*, à Rigaud (1850); l'admirable *Institution des Sourds-Muets*, à Montréal (1853); et les vingt-quatre collèges, académies, écoles intermédiaires et primaires, que renferme aujourd'hui la province canadienne de la congrégation.[3]

[1] Elle fut définitivement abandonnée en 1847, l'année même de la fondation de Joliette. Deux des Frères de Saint-Louis quittèrent la communauté; les deux autres, devenus prêtres, le P. THIBAUDIER et le P. LAHAIE, rejoignirent la mission du Canada. Le premier fut nommé supérieur du collège et curé de Joliette; le second, directeur du collège de Chambly, puis curé du Mile End.

[2] Il fut ordonné prêtre par Mgr Bourget, en 1849.

[3] La mission canadienne fut, en fait, organisée en province dès sa fondation. Son siège central, d'abord

Toutes ces maisons sont situées dans la province (civile) de Québec, moins une qui entre dans la catégorie des missions canadiennes hors du Québec : l'*Orphelinat* d'Otterburne, au Manitoba, où 13 religieux, dont 12 Canadiens français, dirigent un vaste établissement d'agriculture et prennent soin d'une quarantaine d'orphelins.

Mais c'est aux États-Unis qu'il est particulièrement intéressant de retracer la pénétration apostolique des viateurs canadiens.

Les anciens se rappellent encore l'émotion causée par l'apostasie du malheureux CHINIQUY. C'est à Sainte-Anne des Illinois que se consomma, par l'excommunication solennelle, la triste odyssée de l'ancien « missionnaire de la tempérance. » Chiniquy réussit à entraîner dans sa révolte un certain nombre de ses paroissiens. Les Frères des Écoles Chrétiennes, qui y dirigeaient l'école des garçons, durent quitter la paroisse. De Sainte-Anne, le « schisme » se

fixé à Joliette, fut transféré à Outremont en 1896. Elle porte aujourd'hui le nom de *province de Montréal;* c'est la plus importante de la communauté, dans le monde entier. Elle compte 36 établissements et 385 religieux de toutes catégories, dont 375 Canadiens français (*Annuaire* de 1918). Le nombre total des religieux de la congrégation est de 900 à 1000. Le personnel de la province de Montréal compte donc pour plus d'un tiers de l'ensemble.

propagea rapidement dans les autres paroisses de fondation canadienne : Kankakee, Manteno, Bourbonnais, etc. L'évêque de Chicago, Mgr O'Reagan, et son successeur, Mgr Duggan, firent appel aux évêques de Montréal et de Québec afin d'obtenir des secours pour combattre la révolte. Plusieurs prêtres de la province de Québec se prêtèrent généreusement à cette œuvre de régénération.[1] Mais ces efforts isolés étaient insuffisants. L'un de ces prêtres dévoués, M. Jacques Côté, curé de Bourbonnais, comprit qu'il fallait l'action méthodique d'une communauté capable d'entreprendre et de soutenir à la fois le ministère paroissial et les œuvres d'enseignement. Il fit partager ses vues à son évêque; et, après un échange de lettres, il vint en personne plaider sa cause à Joliette. Le Père Champagneur hésitait fortement à entreprendre cette hasardeuse campagne au moment où les fondations

[1] Mentionnons, entre autres, trois prêtres qui ont laissé de précieux souvenirs partout où ils ont passé. M. Desaulniers, supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe, prit charge de la cure de Bourbonnais peu de temps après l'excommunication de Chiniquy. Son successeur fut M. Alexis Mailloux, grand-vicaire de Québec, qui appela à son aide les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. M. Jacques Côté, successivement curé de Kankakee et de Bourbonnais, exerça ensuite le ministère à Chicago, puis à Aurora. Il vint terminer sa longue et fructueuse carrière apostolique à Lévis, en 1911.

nouvelles du diocèse de Montréal absorbaient tous ses efforts et ceux de son personnel, encore trop restreint pour répondre aux exigences locales. M. Côté gagna son point. Afin d'assurer la vie matérielle et le maintien de la fondation, il fit preuve d'un désintéressement tout apostolique : il résigna sa cure en faveur des missionnaires et s'en alla remplir modestement les fonctions de vicaire dans l'une des paroisses de Chicago.

Le 6 septembre 1865, trois viateurs canadiens de la mission de Joliette, le Père Pierre Beaudoin et les Frères J.-B. Bernard et Augustin Martel, prirent charge de la cure et de l'école de Bourbonnais.

La pensée généreuse de M. Côté a porté des fruits abondants. De magnifiques œuvres paroissiales et scolaires sont venues rapidement se greffer sur l'humble bouture de 1865 : *Collège Saint-Viateur*, à Bourbonnais (1867); cure de Beaverville (1867), avec la desserte des paroisses de Sainte-Anne, de L'Érable et du Grand-Bois (remises depuis au clergé séculier); école à Kankakee (1871); école à Saint-Georges-des-Petites-Iles (1876); paroisse et école d'Aurora (1878-9).

Mais ce qui importe plus encore que la multiplicité des œuvres, c'est le résultat

moral obtenu. Le labeur apostolique des missionnaires, à l'église, à l'école, dans les familles, ne tarda pas à enrayer les progrès de la révolte, puis à ramener au bercail un grand nombre d'égarés. Grâce à Dieu et à ses apôtres, les traces du « schisme » de 1856 sont presque totalement effacées.

En 1882, les œuvres viatoriennes en Illinois avaient pris une telle importance que les Supérieurs majeurs de la communauté décidèrent de les constituer en province indépendante. En 1888, ils en fixèrent le centre à Chicago, où les viateurs dirigèrent, durant plusieurs années, la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, fondée en 1892 par le R. P. Bélanger (ancien supérieur de l'Institution des Sourds-Muets, à Montréal). Les paroisses de Saint-Viateur et de Saint-Édouard sont encore confiées à leurs soins.

Avec l'aide de nouvelles recrues de Montréal, ils ont ouvert, en 1909, un second *collège classique* à Chamberlain, dans le Dakota méridional. Le Père Surprenant, aujourd'hui curé à Beaverville, en a été le premier supérieur.

La province canadienne a été généreuse envers sa sœur cadette. De 1865 à 1882, quarante religieux canadiens-français sont

partis du Québec pour aller travailler au salut des âmes et à l'éducation de la jeunesse dans cette région tourmentée par le schisme, l'hérésie et la scandaleuse défection d'un pasteur infidèle. Au moment de la séparation, treize de ces religieux canadiens restèrent attachés à la province américaine. Depuis, vingt-deux sujets canadiens sont allés prêter main-forte, durant des périodes plus ou moins longues, à leurs frères des États-Unis.

La branche canadienne de cette belle communauté, on le voit, a rendu plus qu'au centuple, et à la maison-mère de France, et à l'Église des États-Unis, l'appoint des trois fondateurs de Joliette et des deux religieux français, réchappés en 1847 du naufrage de la mission de Saint-Louis.[1]

Le premier supérieur de la province de Chicago fut un Canadien français : le R. P. FOURNIER. A l'exception de quatre années durant lesquelles le provincialat fut confié au R. P. CORCORAN (Canadien irlandais), il gouverna sa province de 1882 à 1908. Son

[1] De la date de la fondation de Joliette (1847) à l'année des expulsions de France (1903), il n'est venu que deux viateurs français au Canada. La province canadienne a tiré du pays *toutes* ses recrues et a fourni tous les sujets non américains de la province de Chicago.

successeur fut le R. P. CHARLEBOIS (1908-1912).[1] Le provincial actuel est un Franco-Américain, le R. P. RIVARD, et le maître des novices un Canadien français, le R. P. BÉLAIR.

La province de Chicago compte actuellement quatorze établissements et cures, et 71 religieux, dont 17 Canadiens français ou Franco-Américains.[2]

Congrégations enseignantes

Les Oblats, les Jésuites et les Clercs de Saint-Viateur ont couvert à peu près tout le terrain des missions canadiennes proprement dites. Mais il serait injuste de ne pas joindre à leur nom celui des religieux et des frères éducateurs de la jeunesse, partis, eux

[1] Ancien supérieur du COLLÈGE BOURGET, à Rigaud (1878-1882, et 1893-1901), le P. CHARLEBOIS, en quittant le provincialat de Chicago, prit charge de la cure de Bourbonnais. Il vient d'être appelé (septembre 1918) au supériorat de la province de Montréal.

[2] Le dernier supérieur général des Clercs de Saint-Viateur était un Canadien français, le vénérable Père LAJOIE, qui vient de mourir à Bruxelles, à l'âge de 93 ans. Supérieur provincial au Canada, de 1870 à 1880, vicaire général de la congrégation, en France, de 1880 à 1890, il a gouverné sa congrégation sans relâche, durant vingt-neuf longues années, fécondes en œuvres, et aussi en épreuves : il a traversé toute la période de la persécution en France, et toute celle de l'occupation allemande en Belgique. L'un des assistants généraux le R. P. ROBERGE, est également Canadien français.

aussi, du Canada français pour prolonger l'action des missionnaires. Nous trouvons : — les FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES, à Ottawa, avec 4 écoles, 44 religieux et 1442 élèves; — les FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR, à Ottawa, 1 école, 6 religieux, 260 élèves; à Manchester, Nashua, Woonsocket et Central Falls, 4 écoles, 42 religieux, 1360 élèves; — la CONGRÉGATION DE SAINTE-CROIX, dont le collège de Memramcook, fondé par un prêtre canadien-français, l'abbé LEFEBVRE, mort au service de l'Église et de l'intéressante population acadienne, renferme 29 religieux et 318 élèves.

En tout, 10 maisons, 121 religieux, en forte majorité Canadiens français, et 3,380 enfants et jeunes gens nourris du pain de la foi et de l'instruction, primaire et secondaire.[1]

[1] Ces chiffres sont ceux du *Canada Ecclésiastique* de 1918.

Les Pères de Sainte-Croix furent appelés de France par MGR BOURGET, la même année que les Clercs de Saint-Viateur (1847). Comme toutes les fondations et *transplantations* de ce grand évêque, cette communauté a grandi rapidement au Canada. On connaît ses magnifiques collèges de Saint-Laurent et de la Côte-des-Neiges (maison provinciale). Elle possède ou dirige à Montréal et ailleurs, dans la province, plusieurs autres maisons d'enseignement primaire et secondaire.

La maison-mère s'est transportée de France à Notre-Dame, en Indiana, où la Communauté dirige une université déjà célèbre. Les établissements de cette congrégation aux Etats-Unis ne relèvent pas de la province canadienne.

Dominicains

On peut, sans forcer la note, ajouter ici les fondations des Dominicains de Saint-Hyacinthe, en dehors du Québec. Arrivés au Canada, en 1873, à l'invitation de Mgr Charles Larocque, les fils de saint Dominique et de Lacordaire ont fondé aux États-Unis la maison vicariale de Lewiston (1881) et le couvent de Fall River (1888), où 27 religieux profès, dont 22 Canadiens français, dirigent d'importantes paroisses et de multiples œuvres d'éducation et de charité. Neuf frères convers, tous Canadiens, font aussi partie de ces deux maisons. A Ottawa, les Dominicains ont charge de la paroisse Saint-Jean-Baptiste depuis 1884; le presbytère, le prieuré (fondé en 1900) et la maison d'étude renferment actuellement 20 pères, 11 clercs et 8 frères convers, tous Canadiens français. En tout, pour ces trois maisons, 75 religieux de toutes catégories, dont 70 Canadiens français.

Récapitulation

En groupant les chiffres de ces sept communautés, on trouve, en dehors de la province de Québec, 169 maisons et 924

religieux (prêtres, scolastiques et convers), pourvoyant à l'éducation de 4,740 jeunes gens, et aux besoins spirituels de nombreuses populations éparses sur les deux tiers du continent. Sur ces 924 religieux, plus de 500 sont Canadiens français et plus de 200 sont des Français d'Europe.[1]

Pour se rendre compte de l'immensité du labeur apostolique de nos missionnaires, il faudrait établir la statistique des paroisses fondées et desservies, des missions parcourues, des populations évangélisées, des baptêmes, des mariages, des malades soignés ou assistés. Dieu seul en connaît le nombre. Lui seul peut mesurer l'étendue et le mérite des bienfaits spirituels et temporels répandus sur toute la terre d'Amérique par ses apôtres du Canada.

Par bonheur pour notre édification et notre légitime fierté, il est plus facile de faire

[1] Ces chiffres comprennent les six maisons d'Oblats du Québec encore affectées aux missions sauvages ou au ministère des chantiers; mais ils ne renferment rien des établissements des Jésuites, des Oblats et des Viateurs aux États-Unis, où la pénétration canadienne de ces communautés, on l'a vu, a été considérable. Mais ces missions étant aujourd'hui toutes *provincialisées*, il n'en est pas tenu compte dans la récapitulation des missions *actuellement* dépendantes du Canada français.

le dénombrement des œuvres entreprises et soutenues par les communautés de femmes.[1]

[1] D'abord, à cause du caractère même de ces œuvres : la statistique des enfants instruits dans les écoles, des orphelins, vieillards et infirmes recueillis dans les asiles, des malades soignés dans les hôpitaux, est plus facile à établir que le chiffre des populations évangélisés par les missionnaires. Ensuite, la plupart de nos communautés de femmes qui se sont dévouées aux missions sont de fondation canadienne. La direction générale est centralisée dans la province de Québec (ou à Ottawa, pour les Sœurs Grises de la Croix). Il est plus facile de contrôler la statistique de leurs missions que pour les communautés d'hommes dont la direction générale est encore à l'étranger.

III

COMMUNAUTÉS DE FEMMES

Ici, Messieurs, chapeau bas ! et vous, Mesdames, inclinez-vous devant celles qui, bien avant les féministes et les suffragettes, et selon l'ordre de Dieu et de la nature, ont fait éclater dans sa gloire la plus pure la véritable supériorité, la supériorité sans rivale, de la femme catholique. Vous allez voir défiler le cortège des vierges du Canada, et derrière elles l'innombrable armée des orphelins dont elles sont les mères, des enfants à qui elles prodiguent les trésors de l'éducation chrétienne, des vieillards dont elles se font les filles patientes et dévouées, des infirmes, des malades, des miséreux de toutes les misères morales et physiques, pansés par elles, guéris par elles, convertis par elles, choyés par elles et portés dans leurs bras frêles mais inlassables jusqu'au seuil de la mort.

Il faudrait des années et des volumes pour raconter ces merveilles. Je n'ai pu consacrer que de brefs loisirs à cette rapide esquisse; et je dois me borner à vous en donner la substance, sous forme d'une sèche énumération, fort condensée. Que ne puis-je, à

travers l'impuissance de ma chétive parole, vous communiquer quelque chose des émotions, des étonnements, de l'admiration croissante qui ont envahi mon âme à mesure que je retraçais les jalons de la route formidable et féconde parcourue par ces sublimes folles de la Croix ! Du moins, osé-je espérer que la sobre éloquence des faits et des chiffres inspirera à d'autres, plus compétents, le désir de poursuivre ces recherches et de dévoiler au monde et à nous-mêmes ces richesses de la charité catholique, canadienne et féminine. Ce que j'en présente aujourd'hui à mes compatriotes suffira, je l'espère, à raviver la fierté de leur foi et de leur patriotisme.[1]

[1] Dans l'établissement de ces statistiques, j'ai tenté divers modes de classement. Tout considéré, j'ai cru devoir grouper ensemble et présenter en premier lieu les œuvres missionnaires des cinq branches de la communauté des SŒURS DE LA CHARITÉ. Les SŒURS GRISES, comme les OBLATS dont elles ont puissamment secondé l'action apostolique, méritent une place à part dans l'histoire des missions canadiennes. Viennent ensuite les autres communautés, selon l'année où chacune d'elles a franchi les bornes de la province de Québec pour entrer dans la voie des missions extérieures.

Les dates inscrites à la suite du nom de chaque communauté indiquent l'année de sa fondation et celle de sa première mission hors du Québec. Pour les communautés de fondation française, il y a trois dates : l'année de la fondation en France, celle de l'arrivée au Canada et celle de la première mission en dehors du Québec.

Dans toutes les statistiques qui vont suivre, il n'est nullement question, sauf parfois comme points de repère,

Soeurs Grises

Retraçons d'abord les multiples fondations des SŒURS DE LA CHARITÉ, mieux connues, dans toute l'Amérique Septentrionale, sous leur nom si populaire de SŒURS GRISES. Loin de moi la pensée de jeter dans l'ombre le mérite des autres communautés et de contester leur supériorité intrinsèque en tout ce qui constitue leurs œuvres propres; mais il n'est que juste de voir dans les filles de MADAME D'YOUVILLE les missionnaires par excellence de l'Amérique du Nord. En 1909, S. G. MGR PASCAL, évêque de Prince-Albert, écrivait, au sujet d'un poste jadis occupé par les Sœurs Grises de Montréal: « Hélas, les remplaçantes n'ont pas su se

des multiples œuvres fondées et soutenues par ces communautés dans la province de Québec. Comme pour les communautés d'hommes, j'ai voulu me borner à démontrer l'effort accompli en pays hérétique ou infidèle. Afin de mieux faire saisir l'ensemble des travaux immenses de ces congrégations, en dehors de leur territoire propre, j'ai dressé un TABLEAU sommaire des statistiques analysées. On trouvera ce tableau en appendice.

A moins d'indication contraire, les chiffres de statistiques sont ceux de l'année 1918. A défaut de renseignements particuliers fournis par les communautés elles-mêmes, j'avais utilisé, pour ma conférence, les chiffres du *Canada ecclésiastiques* de 1918. Le retard involontaire apporté à la publication de ce modeste travail m'a permis de reviser ces statistiques d'après les données du *Canada ecclésiastique* de 1919.

« maintenir, là où les Sœurs Grises ont vécu « cinquante ans dans des conditions moins « favorables. Le bon Dieu semble nous « dire que les Sœurs Grises de Montréal, les « apôtres par excellence des missions les plus « dures de l'Ouest canadien, sont seules « capables de remplir ces postes si méritoi- « res ». [1]

La famille de Madame d'Youville, née en 1737, s'est scindée, au cours du dernier siècle, en cinq groupes : le principal est resté sous la dépendance de l'HÔPITAL GÉNÉRAL de Montréal; les SŒURS DE LA CHARITÉ DE SAINT-HYACINTHE se sont séparées en 1840; celles de QUÉBEC en 1849; les SŒURS GRISES DE LA CROIX, établies à Ottawa en 1845, sont devenues autonomes en 1854; les SŒURS DE LA CHARITÉ DE NICOLET, issues de la Communauté de Saint-Hyacinthe, en 1886. Voyons-les successivement à l'œuvre. [2]

[1] Cité par le R. P. DUCHAUSSOIS, o.m.i., dans son ouvrage : *Les Sœurs Grises dans l'Extrême Nord.* C'est à cette monographie que sont empruntés la plupart des détails et des citations qui suivent.

[2] MADAME D'YOUVILLE rassembla ses premières compagnes le 31 décembre 1737. Mais ce n'est que dix ans plus tard qu'elle prit possession de l'Hôpital-Général, fondé en 1692 par JEAN-FRANÇOIS CHARON DE LA BARRE, mort en France en 1719. Lorsque les Sœurs Grises y entrèrent, au nombre de cinq, avec neuf pauvres, la maison était virtuellement abandonnée : il ne s'y trouvait plus que deux frères hospitaliers et six pauvres.

1. Sœurs de la Charité de l'Hôpital-Général de Montréal
(1747-1844)

C'est à l'Hôpital Général de Montréal que revient l'insigne honneur d'avoir fourni les quatre premières missionnaires de l'Ouest, un an avant les Oblats. MGR PROVENCHER avait en vain frappé à la porte de plusieurs communautés du Canada, de France, de Belgique, des États-Unis, trop prises par ailleurs. Encouragé par MGR BOURGET, il s'adresse aux filles de madame d'Youville. Toutes s'offrent; quatre sont désignées : Sœur VALADE, Sœur LAGRAVE, Sœur COUTLÉE, Sœur LAFRANCE.

Parties de Montréal en canot, le 24 avril 1844, elles franchissent les cinq cents lieues qui les séparent de la Rivière Rouge par la même voie et les mêmes modes primitifs de transport qui servaient aux explorateurs et aux missionnaires du siècle précédent. Arrivées le 21 juin à Saint-Boniface, elles y ouvrent, dès le 11 juillet, une petite école pour les enfants métis et sauvages. C'est de cette nouvelle « étable de Bethléem », comme elles appellent leur pieux réduit, que sont sorties les 27 maisons — écoles, couvents,

orphelinats, hôpitaux et hospices — où, à l'heure actuelle, 383 Sœurs Grises de Montréal hospitalisent ou instruisent 1,976 élèves, orphelins, vieillards et infirmes, entretiennent 1050 lits d'hôpital et soignent 11,107 malades.

Ces établissements et les anges de charité qui les habitent et les dirigent sont épars, depuis les bords de la Rivière Rouge jusqu'aux rives glacées du Mackenzie, dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta, et le territoire du Nord-Ouest.

Ajoutez-y les 10 maisons des États-Unis — dont la plus ancienne, à Toledo, remonte à 1855 — avec leurs 168 religieuses, leurs 1401 enfants, infirmes et vieillards, leurs 400 lits d'hôpital et 4970 malades; et vous arrivez aux chiffres de 37 maisons, 551 religieuses, 3377 enfants, infirmes et vieillards, 1450 lits d'hôpital et 16,077 malades soignés en une seule année.[1]

[1] Les statistiques de religieuses et de personnes soutenues permanemment — orphelins, élèves des écoles, vieillards, etc — et celles des hôpitaux des États-Unis ont été fournies par la maison-mère. Elles sont computées au 1er janvier 1918. Les statistiques des hôpitaux de l'Ouest canadien sont empruntées au *Canada ecclésiastique* de 1918. L'immense majorité des Sœurs Grises employées aux missions sont Canadiennes françaises : 492 sur 551. Les autres se répartissent comme suit : 41 Irlandaises, 10 Françaises et 8 Allemandes.

Mais pour se faire une lointaine idée de l'héroïsme de ces entreprises, il faut lire les récits des missionnaires et des religieuses elles-mêmes. Ces frêles femmes ont franchi en chariot, en canot, à pied, d'immenses déserts. Elles ont couché sur l'herbe mouillée ou glacée de la prairie; elles ont porté leur bagage sur leurs épaules; elles ont hâlé les *berges* et les grands canots; elles ont bravé la fureur des torrents, la tempête des lacs immenses, la terrible rafale des chasse-neiges. Elles ont connu les affres de la faim, les morsures du froid boréal, la répugnante démangeaison de la vermine. Et avec quelle joie, quelle gaieté même !

En 1894, M. Prendergast[1] écrivait : « Il est aujourd'hui bien connu de tous les « ordres religieux que, sans en excepter celles « de la Chine, de la Corée et du Japon, les « missions de l'Athabaska-Mackenzie sont « les plus dures et les plus pénibles du monde « entier ».

C'était assurément vrai quand, vingt-huit ans avant que ces lignes fussent tracées, six

[1] Ancien ministre dans le gouvernement du Manitoba, aujourd'hui juge à la Cour du Banc du Roi, de cette province. Cette citation est empruntée au R. P. Morice, *op. cit.*, t. II, page 14.

nouvelles recrues partaient de la maison de la rue Guy pour aller fonder l'*Hôpital du Sacré-Cœur*, au Fort Providence, sur les bords du Mackenzie. Retenons également les noms de ces héroïques missionnaires : Sœur LAPOINTE, première supérieure, Sœur BRUNELLE, Sœur MICHON, Sœur MICHEL-DES-SAINTS, Sœur WARD et une tertiaire franciscaine, MARIE-DOMITHILDE LETENDRE, devenue Sœur Domithilde, lorsqu'en 1889 fut organisée la branche des *Petites Sœurs auxiliaires.* [1]

Parties de Montréal le 17 septembre 1866, elles se rendirent par le chemin de fer à Saint-Paul en Minnesota, et de là en chariot à Saint-Boniface, où elles passèrent l'hiver. Le 8 juin 1867, elles se mettaient en marche, guidées par deux des plus infatigables missionnaires de l'Ouest, le P. LACOMBE et le P. LEDUC, Oblats, dont les noms resteront éternellement attachés à l'histoire des conquêtes du Christ dans toute l'étendue de ces immenses régions. La route à parcourir,

[1] La vénérable Sœur WARD a passé vingt-cinq ans à la mission de la Providence, dont onze de supériorat. Elle est aujourd'hui supérieure provinciale aux États-Unis. Sœur DOMITHILDE est stationnée, depuis 1885, à Saint-Albert. Ce sont les deux seules survivantes de l'héroïque expédition de 1867.

de Saint-Boniface à la mission de la Providence, était de 910 milles. A mi-chemin, au Lac la Biche, les attendaient leur nouveau supérieur ecclésiastique, MGR FARAUD, o.m.i., vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, et trois de leurs anciennes compagnes de Montréal, les Sœurs GUÉNETTE, DAUNAIS et TISSEUR, arrivées à ce poste en 1862. Les voyageuses reprirent la route du Nord précédées de leur évêque. Relisons quelques lignes de la relation de Sœur LAPOINTE :

« Il n'y a pas de plaisir sans mélange. « Celui de suivre notre évêque était un peu « dérangé par la difficulté de se frayer un « chemin au milieu de grandes herbes qui, « saturées d'eau par la pluie précédente, se « déchargeaient sur nos longues robes et nous « rendirent bientôt si pesantes que nous « n'avancions plus qu'à grand peine. Ajou- « tez à cela qu'un soleil ardent dardait ses « rayons sur nos têtes. En allant au petit « pas, nous reposant souvent, nous fîmes, « ce jour-là, environ six milles ». Sur l'eau, c'est plus commode, mais ce n'est pas encore les délices de Capoue, surtout quand il faut remonter les cours d'eau à pente rapide. « Je n'aurais jamais pensé », écrit la Mère CHARLEBOIS, treize ans plus tard, « que je

« dusse séjourner et coucher des mois entiers « dans ces *berges;* je vous assure que c'est « un bien triste métier pour des religieuses; « les scrupuleuses seraient à plaindre ! » Parfois, il faut mettre la main à la manœuvre, ou plutôt les épaules au collier de hâlage. « J'aurais payé cher pour que quelques « personnes de Montréal eussent pu nous « contempler dans nos nouvelles fonctions, » reprend Sœur Lapointe : « cinq Sœurs Grises « attelées ! N'est-ce pas un joli coup d'œil ?» Pas la moindre pose à l'héroïsme, comme vous voyez. A la *Mission de la Nativité*, au bord du lac Athabaska, elles ont le bonheur d'assister au sacre de Mgr Clut, o.m.i., nouvel auxiliaire de Mgr Faraud. Enfin, le 28 août, elles parviennent à destination, après avoir traversé sans trop de danger le Grand Lac des Esclaves. C'était les premières sœurs missionnaires à voir les eaux glacées du Mackenzie.

Durant de longues années, la misère fut grande. En 1881, elle est telle que Mgr Faraud décide de supprimer le poste et de renvoyer les religieuses dans un pays plus clément. Les bonnes sœurs, tout en faisant leurs petits préparatifs, se mettent en prières afin d'obtenir... de rester. Par une pieuse

fraude, elles s'imposent un jeûne rigoureux, afin de prouver à leur évêque qu'elles ne manqueront pas de provisions. Elles font violence au ciel et à leur évêque. Des secours leur arrivent; elles restent — elles y sont encore.

Et que dire des installations ! Même à une époque beaucoup plus récente, en 1903, au Fort Résolution, sur les bords du Grand Lac des Esclaves, cinq Sœurs Grises s'entassent, avec 25 sauvageons, dans une cabane de bois rond, de vingt pieds par trente. C'est l'*Hospice Saint-Joseph*. Au bout de trois ans, le nombre des religieuses étant porté à neuf et celui des enfants à 45, il paraît nécessaire de se mettre plus au large. Mais les matériaux sont si rares et si dispendieux qu'il faut encore trois autres années pour mettre le projet à exécution. Enfin la nouvelle habitation est prête. Les bonnes sœurs s'y transportent avec leur tribu. L'une d'elles communique leur joie à la maison-mère. Elle décrit les splendeurs de leur nouvelle installation. Ce confort lui cause bien quelque inquiétude. Heureusement, les maringouins sont là : « Il y aura de quoi expier toutes nos *sensualités ! !* » Elle est vite rassurée, la *sensuelle*. Avant la

fin de l'hiver, les provisions manquent : « Notre grenier est vide; les souris mêmes sont inconsolables ! » La gaieté reste, on le voit, et la confiance aussi. Vite, à genoux, les petits sauvageons ! On invoque saint Joseph, le patron de l'hospice. Le jour de sa fête, il envoie six orignaux.

Telle est l'histoire de toutes ces fondations. Mais ces misères sont vite oubliées. Elles en veulent davantage, les affamées de souffrances et de sacrifices. Les missions des Esquimaux s'ouvrent. Le sang de deux martyrs les consacrent : le P. ROUVIÈRE et le P. LE ROUX périssent, massacrés par leurs guides, en 1913. Savez-vous ce que cette lugubre nouvelle inspire à l'une des sœurs du Mackenzie, celle peut-être qui redoutait les « sensualités » d'une maison habitable ? « Que j'aimerais donc être envoyée là ! Cela vaudrait la peine, au moins. *Ce serait du missionnaire, çà !* »

Jugerez-vous d'un chauvinisme exagéré le sentiment de fierté émue que j'éprouve en constatant que des 56 religieuses qui ont parcouru et habité, depuis cinquante ans, ces dures régions de l'Extrême Nord, 49 étaient des Canadiennes de *par chez nous ?*

2. Sœurs Grises de la Croix[1]

[redacted]

La branche la plus importante, dans l'ordre des missions étrangères, de la communauté établie par Madame d'Youville, c'est celle d'Ottawa, la dernière détachée du tronc principal, en 1854. Elle a pris le nom de Communauté des Sœurs Grises de la Croix.

Le nombre de ses établissements, dont plusieurs sont combinés, s'élève à 97 (dont 77 maisons d'éducation et 20 établissements de charité), et son personnel de religieuses professes à 891.

La première remonte à 1845. A la prière de Mgr Phelan, coadjuteur et administrateur du diocèse de Kingston, quatre religieuses de l'Hôpital Général de Montréal, dont Sœur Bruyère, supérieure, consentirent à venir se dévouer à l'éducation de la jeunesse, au soin des malades, des pauvres et des orphelins, dans le futur diocèse d'Ottawa.

[1] Pour me conformer à l'ordre de classification adopté (voir note page 62), je fais passer la communauté d'Ottawa avant celles de Saint-Hyacinthe et de Québec, parce qu'elle entra dans la voie des missions étrangères dès 1845, neuf ans avant sa séparation de la maison-mère de Montréal. Les statistiques de cette communauté m'ont été fournies par la maison-mère et mises à date à l'aide du *Canada ecclésiastique* de 1919.

Le Père Telmon, o.m.i., supérieur et curé de la mission de Bytown, fut délégué par l'évêque pour s'occuper de l'œuvre naissante. Il est donc le véritable fondateur de la communauté d'Ottawa. Il fut pour ces dévouées religieuses une providence visible. Avec son concours, elles plantèrent à Bytown l'humble bouture d'où est sorti l'arbre majestueux qui couvre aujourd'hui les diocèses d'Ottawa, de Pembroke, d'Haileybury, de Trois-Rivières et de Nicolet. Il a aussi poussé de vigoureuses racines aux États-Unis.

Dans la seule ville d'Ottawa et sa banlieue, les Sœurs Grises ont charge de l'*Hôpital Général* de la rue Water, des *Orphelinats Saint-Joseph* et *Saint-Patrice*, de *l'Hospice Saint-Charles*, du pensionnat-académie *du Sacré-Cœur*, de l'*Académie d'Youville* et de vingt-et-un couvents et écoles. Le dévouement et l'abnégation dont elles ont fait preuve au cours de la persécution organisée par le gouvernement d'Ontario contre l'enseignement du français, leur méritent la reconnaissance éternelle de tous les Canadiens français.

En dehors de la capitale, leur action bien faisante s'étend sur les comtés de Prescott,

de Russell, de Renfrew et dans le Nouvel-Ontario.

Dans toute la province d'Ontario, y compris Ottawa, la communauté possède ou dirige aujourd'hui 4[illegible] maisons ; 388 religieuses instruisent ou hospitalisent 10,827 enfants, infirmes et vieillards ; elles entretiennent 433 lits d'hôpital et ont soigné, l'an dernier, 6,816 malades.

En 1902, elles ont pris charge d'une mission sauvage à Albany, sur la baie James, où cinq religieuses prodiguent des secours de toutes sortes aux populations blanche et indigène. Elles y tiennent une école dont la fréquentation moyenne est de 35 enfants.

Leur première fondation aux États-Unis est celle de Buffalo (1857). Au pensionnat-académie et à l'école paroissiale, elles ont ajouté, en 1908, le *Collège d'Youville* qui compte parmi les meilleures maisons d'enseignement supérieur pour jeunes filles, sur tout le continent. Leurs autres maisons d'enseignement et de charité se répartissent entre Plattsburg, Ogdensburg et Lowell. En tout, pour les États-Unis : 15 établissements, 192 religieuses, 5843 enfants, infirmes et vieillards, 128 lits d'hôpital, 2949 malades.

Voilà donc, pour la seule communauté d'Ottawa, — à l'exclusion de ses maisons du Québec — 64 établissements, 585 religieuses, 16,705 enfants, vieillards et infirmes, 561 lits d'hôpital et 9765 malades soignés en un an.

Des 1191 religieuses qui ont passé par cette communauté depuis sa fondation (1845), 911 étaient Canadiennes françaises et 280 Irlandaises, Allemandes, Françaises, etc.

3. Sœurs de la Charité de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe

(1840-1878)

Les Sœurs Grises de Saint-Hyacinthe, séparées de Montréal en 1840, dirigent les magnifiques hôpitaux de Saint-Hyacinthe et de Sherbrooke et plusieurs institutions de charité dans ces deux diocèses. En dehors de la province, elles se sont surtout répandues dans les centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre. Leur première fondation étrangère est celle de Lewiston (1878), où elles ont précédé les Dominicains venus, eux aussi, de Saint-Hyacinthe. Les œuvres d'hospitalisation qu'elles dirigent dans cette petite ville du Maine comptent parmi les meilleures, à tous égards, du pays franco-

américain. Leurs autres maisons sont à Manchester, Berlin (N. H.), Rochester et Woonsocket. En y ajoutant l'hôpital du Pas (Keewatin), fondé en 1912, elles figurent, au chapitre des missions étrangères, avec 8 maisons, 170 religieuses, 1366 enfants, vieillards et infirmes, 270 lits d'hôpital et 3,318 malades soignés en un an. [1]

4. Sœurs de la Charité de Québec
(1849-1878)

Les Sœurs Grises de Québec, détachées de Montréal en 1849, ont couvert de leurs fondations tous les diocèses du Bas Saint-Laurent. Dans la ville de Québec et aux environs, leurs œuvres sont multiples. On peut dire sans exagération qu'elles occupent à peu près le terrain des œuvres de la Providence et des Sœurs Grises, à Montréal : hospices, salles d'asile, orphelinats, jardins de l'enfance, écoles, ouvroirs. A Mastaï, elles dirigent l'asile d'aliénés généralement connu sous le nom d'*Asile de Beauport*.

Le nombre total de leurs établissements s'élève à 47, leur personnel à 1053 religieuses professes. En pays de missions, elles possè-

[1] Chiffres fournis par la maison-mère et computés au 1er août 1918.

dent un couvent à la Pointe aux Esquimaux (Labrador québécois), un hôpital et un orphelinat à Charlottetown, et trois maisons dans la Nouvelle-Angleterre. Dans ces 6 établissements, 99 religieuses instruisent et hospitalisent 1040 enfants. A l'hôpital de Charlottetown, elles ont soigné, l'an dernier, 584 malades.[1]

5. Sœurs de la Charité de l'Hôtel-Dieu de Nicolet

([illegible])

Les Sœurs de la Charité de Nicolet, détachées de la branche de Saint-Hyacinthe depuis 1886 seulement, ont inauguré en 1893 leurs missions apostoliques. Elles dirigent actuellement, dans le diocèse de Calgary, un hôpital et deux écoles pour les sauvages. Dans ces trois maisons, 27 religieuses élèvent 91 sauvageons; elles ont soigné, l'an dernier, 409 malades.

* * *

Les cinq branches de la glorieuse famille de Madame d'Youville figurent donc au chapitre des missions étrangères, avec 118

[1] Chiffres de 1918, fournis par la maison-mère.

maisons, 1432 religieuses, 22,579 enfants, vieillards et infirmes, 2371 lits d'hôpital et 30,153 malades soignés en un an.

6. Congrégation de Notre-Dame (1657-1841)

A la communauté de la VÉNÉRABLE MARGUERITE BOURGEOYS revient l'honneur de la première fondation en dehors de la province de Québec, trois ans avant le départ de Sœur VALADE et de ses compagnes pour la Rivière-Rouge.

Fondée à Montréal en 1657, la Congrégation avait déjà couvert la province de ses excellentes maisons d'enseignement, lorsqu'en 1841, à la demande de MGR GAULIN et du consentement de MGR BOURGET, elle alla ouvrir à Kingston son premier établissement extérieur. Cette fondation fut rapidement suivie de plusieurs autres. Je me borne à en marquer les principaux jalons dans les diverses provinces anglaises : Charlottetown (1857), Ottawa (1868), Chatam (1870), Pictou (1880), Antigonish (1883); et aux États-Unis : Bourbonnais (1860), Waterbury et Saint-Albans (1869), Chicago (1882), New York (1886).

Dans l'Ontario et les Provinces Maritimes, la Congrégation possède aujourd'hui 31 maisons, où 228 religieuses élèvent et instruisent 9,099 jeunes filles. Aux États-Unis, 14 couvents, 157 religieuses, 4023 élèves. En tout, 45 établissements, 385 religieuses, 13,122 élèves.

Si l'on se rappelle que le nombre total des maisons de la communauté s'élève à 137, des religieuses à 2000 et des élèves à 41,107, l'on constate que près d'un tiers des vastes entreprises sorties du « vieux colombier » de la rue Saint-Paul, où la première institutrice de Ville-Marie « *recorda* » ses premières élèves, le 25 novembre 1657, appartiennent aujourd'hui à la catégorie des missions étrangères.

7. Hospitalières de Saint-Joseph

(1642-1647)

Les œuvres de bienfaisance ne devaient pas tarder à suivre les maisons d'enseignement. Dans son universelle charité, l'Église se préoccupe du soin des malades et des infirmes, de la subsistance des vieillards et des orphelins, autant que de la culture des intelligences, pourvu que tous ces soins du corps et

de l'esprit servent au salut des âmes et à l'extension du règne de Jésus-Christ.

De nos congrégations exclusivement hospitalières, la première à prêter son concours à l'œuvre des missions est la communauté fondée en 1642 par la bienheureuse JEANNE MANCE. Issu de la maison fondée à La Flèche, en 1636, par M. DE LA DAUVERSIÈRE, l'Hôtel-Dieu de Montréal fut établi selon la règle des anciens monastères : il forma, dès sa naissance, une communauté détachée. Il en est ainsi des dix établissements issus de la vénérable maison de Montréal et tous situés en dehors de la province de Québec, sauf un à Arthabaskaville.

La première de ces fondations extérieures remonte également à l'initiative de MGR GAULIN, évêque de Kingston, et au concours de MGR BOURGET. L'Hôtel-Dieu de Kingston date de 1847.

La seconde fondation des Hospitalières de Saint-Joseph est l'établissement du *Lazaret de Tracadie*, en 1868. C'est, je crois, le premier en Amérique du Nord, où l'horrible maladie n'a heureusement fait que peu de ravages. Cette fondation marque le premier pas dans la voie héroïque où nous verrons s'élancer, quarante-quatre ans plus

tard, nos petites Sœurs de l'Immaculée-Conception.

Après Tracadie viennent successivement les fondations de Chatam (N. B.) (1869), Saint-Basile de Madawaska (1873), Campbellton (1889), Windsor (Ontario) (1889) et Cornwall (1897); aux États-Unis, Burlington (1894) et Chicago (1904).

Dans ces neuf maisons, 290 Hospitalières de Saint-Joseph entretenaient, l'an dernier, 520 lits d'hôpital. Dans trois de ces maisons, on recueille des orphelins; dans l'une, à Saint-Basile, un pensionnat et une école donnent l'éducation à plus de 200 enfants.[1]

8. Sœurs de la Charité de la Providence

(1843-1922)

Voici, dans le domaine des œuvres de charité, la plus extraordinaire et la plus féconde des fondations de MGR BOURGET et du Canada français. Les œuvres nationales des SŒURS DE LA PROVIDENCE, nous les avons sous nos yeux, sans toutefois nous rendre

[1] Je n'ai pu me procurer la statistique des malades, sauf pour Saint-Basile et Windsor, qui ont hospitalisé, en 1917, 627 et 1636 malades. Par comparaison avec les hôpitaux des autres communautés, on peut, sans crainte d'exagération, évaluer à 10,000 le nombre de malades soignés en un an dans les neuf Hôtels-Dieu.

compte de l'immense effort individuel et collectif qu'elles exigent. *Hôpital Saint-Jean de Dieu, Asile des Sourdes-Muettes, Hospice Gamelin, Hôpital des Incurables*, tous connaissent ces admirables institutions, auxquelles il faut joindre les multiples orphelinats, jardins de l'enfance, écoles, hospices, dont les infatigables filles de MADAME GAMELIN ont couvert la région de Montréal, principalement. La Communauté possède ou dirige aujourd'hui, dans la province de Québec, 45 maisons où près de 1500 religieuses pourvoient aux besoins permanents de plus de 12,000 orphelins, vieillards, infirmes, sourdes-muettes, aliénés, sans compter les milliers de malades soignés à domicile et dans les dispensaires. Elle est immense, l'œuvre de charité que ces incomparables filles de saint Vincent de Paul et de Mgr Bourget poursuivent parmi nous et dont nous ne voyons qu'une minime partie.

Que connaissons-nous de leurs œuvres de missions? A peu près rien; et pourtant, ces œuvres remontent presque à la fondation de la communauté et elles ont atteint des proportions vraiment grandioses.

Vous savez les humbles et difficiles débuts de l'œuvre; les vaines tentatives de Mgr

Bourget pour attirer au Canada les admirables FILLES DE LA CHARITÉ, de saint VINCENT DE PAUL; la rencontre providentielle des desseins du grand évêque et des pieuses aspirations de madame Gamelin. Établie le 25 mars 1843, avec sept religieuses, la jeune communauté ne comptait que neuf années d'existence et neuf fondations, lorsque sonna le premier appel de Dieu vers les missions lointaines. Ni Madame Gamelin, morte l'année précédente, ni Mgr Bourget, je pense, n'avaient songé jusque-là aux entreprises extérieures; mais à cette première demande de secours, il n'était guère facile d'opposer un refus. C'était MGR MAGLOIRE BLANCHET, évêque titulaire de Nesqually (aujourd'hui Seattle), qui, des rives de l'Orégon, suppliait son ancien évêque de lui envoyer quelques-unes de ses filles de prédilection, les Sœurs de la Providence, pour organiser la charité et l'éducation chrétienne dans ces lointaines régions, plus éloignées du Canada, à cette époque, que le Canada l'est aujourd'hui de la Chine ou de l'Afrique australe. Mgr Blanchet connaissait Mère Gamelin et ses filles. Il avait même été l'un de leurs confesseurs.

Comme saint Vincent de Paul, son modèle en ces matières, Mgr Bourget prit le temps de prier et de réfléchir. Le 26 avril 1852, il communique la requête de son collègue à la communauté qui l'accepte sans barguigner.

Pour atteindre l'Orégon, la voie la plus courte était alors par l'Atlantique, le golfe du Mexique, l'isthme de Panama — sans canal et sans chemin de fer — et, remontant vers le Nord, par l'Océan Pacifique, le long des côtes de l'Amérique Centrale, du Mexique et de la Californie. L'autre, triple en longueur, était le tour des deux Amériques, en voilier. On opta pour la route la plus directe.

Parties de Montréal le 18 octobre 1852, au nombre de cinq, sous la conduite de l'abbé GÉDÉON HUBERDEAULT, nos héroïques missionnaires franchirent à dos de mule l'isthme de Panama, où elles faillirent périr dans les marais. Le 1er décembre, elles débarquaient à Orégon City. C'étaient les premières religieuses canadiennes à mettre le pied sur ces terres lointaines. Retenons leurs noms : Mère VICTOIRE LAROCQUE, supérieure, Sœur Amable (CÉPHYSE DORION) [1], Sœur Marie du

[1] Sœur de SIR ANTOINE-AIMÉ DORION, leader du parti libéral du Bas-Canada, avant la Confédération, mort président à la Cour d'appel de la province de Québec.

Sacré-Cœur (CAROLINE BÉRARD), Sœur Bernard (VÉNÉRANCE MORIN) et Sœur Denis Benjamin (JANE WARDSWORTH). Comme beaucoup d'œuvres de Dieu, cette aventureuse entreprise paraissait vouée à l'insuccès. Déjà une première tentative de missions féminines en ces régions avait lamentablement échoué. Des religieuses belges de Notre-Dame de Namur, appelées en Orégon dès 1845, par l'inlassable P. DE SMET, s.j., avaient dû abandonner la partie. Au moment où nos Sœurs de la Providence venaient prendre leur place, la colonie était en plein désarroi. La découverte des mines d'or de Californie affolait les nomades de l'Ouest et leur faisait déserter la plaine, la montagne et la forêt. La colonisation du nord de l'Orégon semblait abandonnée pour longtemps. Les longues disputes entre l'Angleterre et les États-Unis, pour la possession de ce territoire, compliquaient davantage la situation. Bref, l'année suivante, nos cinq religieuses de la Providence reprenaient la route du Canada. Nous les retrouverons au Chili.

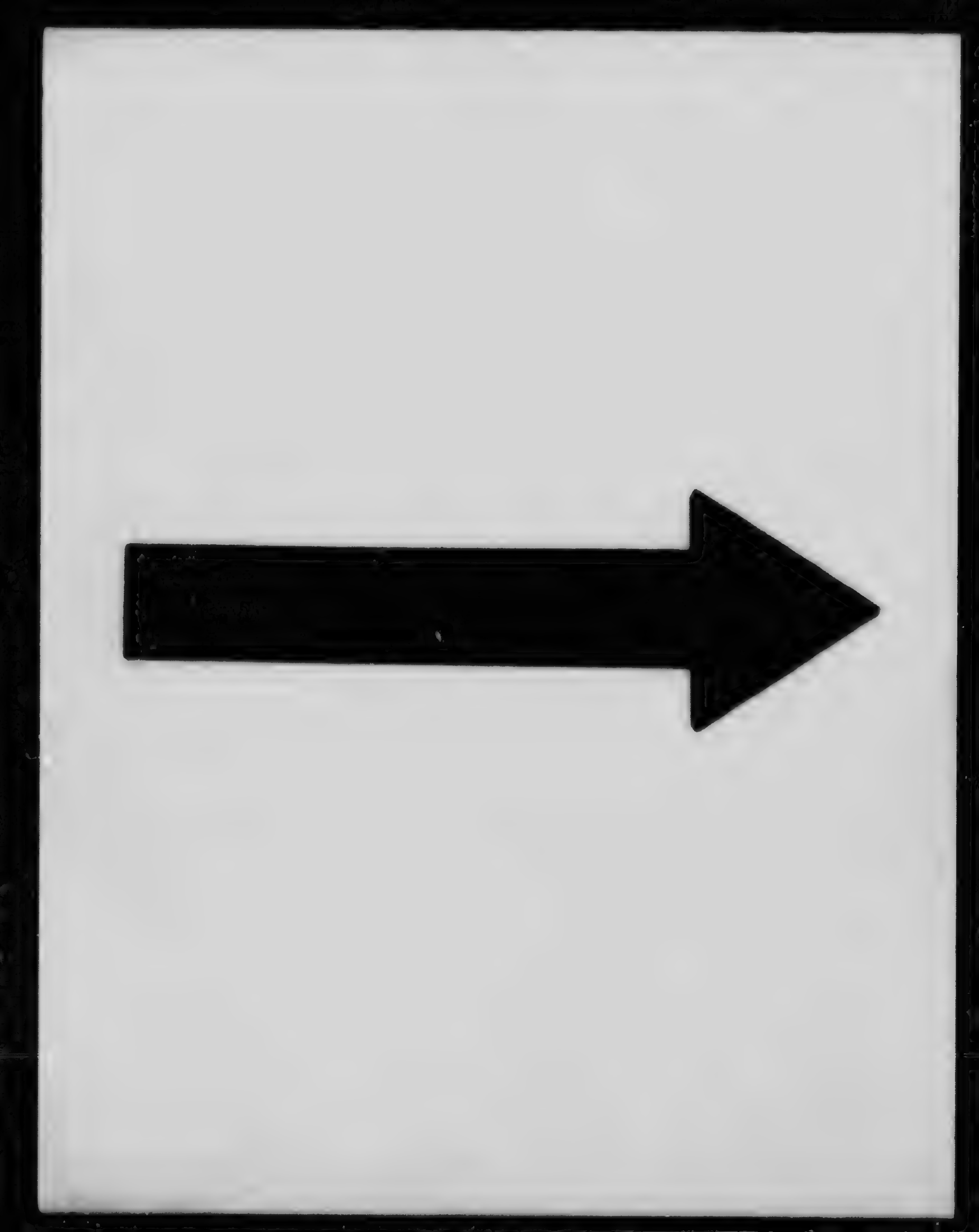
Mais ce premier échec ne découragea ni la communauté, ni les deux évêques. Mgr Blanchet, ayant transféré son siège épiscopal

de Nesqually à Fort Vancouver,[1] y appela de nouveau les Sœurs de la Providence. Le 3 novembre 1856, cinq religieuses de Montréal reprenaient la route des pionnières de 1852; c'étaient les Sœurs Joseph du Sacré-Cœur (Esther Pariseau), Praxède de la Providence (Desanges Lamothe), Blandine des SS. Anges (Zéphirine Collin) et les postulantes Adélaïde Thériault et Marie Norton.[2] Plus favorisées que leurs devancières, elles purent profiter du chemin de fer nouvellement construit sur l'isthme de Panama. Arrivées au Fort Vancouver le 8 décembre 1856, elles s'y fixèrent cette fois pour toujours. C'est de cette modeste tige que sont sorties les trente établissements — hôpitaux, hospices, orphelinats, missions sauvages, écoles modèles et primaires — qui couvrent aujourd'hui les États de Washington, Orégon, Montana et Idaho.

Entre temps, les filles de Madame Gamelin ont pris pied dans les États de l'Est, à Bur-

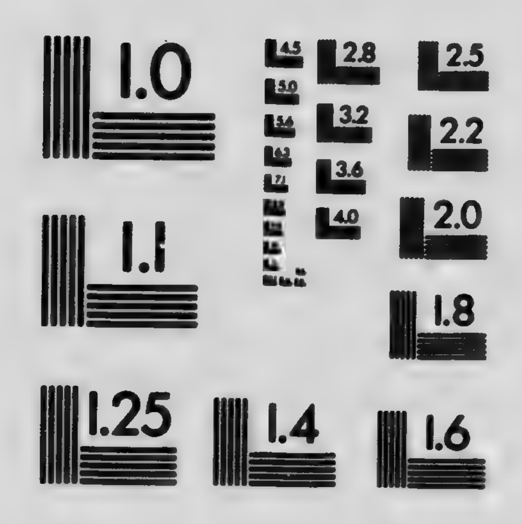
[1] Ne pas confondre avec le Vancouver canadien qui n'existait pas encore. Le Fort Vancouver de l'Orégon était un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, au confluent des rivières Colombie et Willamette, à l'extrémité méridionale de la région qui forme aujourd'hui l'État de Washington.

[2] Ces deux postulantes firent profession à Vancouver, en 1858, sous les noms de Vincent de Paul et de Marie du Précieux-Sang.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





lington (1854) et dans le Haut Canada, à London (1856). En 1861, se fonde la Providence de Kingston, plus tard séparée de la communauté de Montréal et devenue à son tour mère de nombreuses fondations dans l'Ontario et aux États-Unis.

En 1894, elles commencent à marcher sur les traces des Sœurs Grises de Montréal. Établies d'abord à Grouard, sur le petit Lac des Esclaves, elles envahissent la vallée de la Rivière de la Paix et descendent le cours glacé du Mackenzie.

Enfin, en 1902, elles poussent leurs conquêtes au Sud jusqu'à Oakland (Californie), au Nord, jusqu'à Nome (Alaska), puis à Fairbanks (1910).

Dans ces régions qui s'étendent du tropique du Capricorne au Cercle arctique, de l'Atlantique au Pacifique, nos humbles filles de la Providence poursuivent depuis plus de soixante ans toutes les formes imaginables de charité et d'apostolat. Elles sont mères, éducatrices, hospitalières, infirmières; elles pansent toutes les plaies du corps, elles soulagent toutes les misères de l'âme. Elles dirigent des hôpitaux, des asiles, des hospices, des pensionnats, des écoles, des missions indiennes.

A l'heure actuelle, elles occupent, en Canada anglais ou sauvage, 18 maisons, où 197 religieuses pourvoient aux besoins permanents de 1218 orphelins, infirmes, vieillards, etc; elles entretiennent 799 lits d'hôpital où 6326 malades ont passé, l'an dernier. Aux États-Unis, 38 maisons, 604 religieuses, 3754 personnes assistées permanemment, 2553 lits d'hôpital, 41,941 malades.

Les Sœurs de la Providence figurent donc au chapitre des missions étrangères avec 56 établissements, 801 religieuses, 4972 vieillards, infirmes, orphelins, 3352 lits d'hôpital et 48,267 malades soignés en une seule année. Ces chiffres, notez-le bien, ne comprennent rien des malades soignés à domicile, des consultations de dispensaire, des pauvres assistés, etc.

On peut, sans témérité, affirmer que la communauté de Madame Gamelin est, de toutes les communautés du monde, l'une de celles qui assistent le plus de malades en pays de missions.

9. Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs

(1847-1856)

Cette communauté est issue de la Congrégation des Sœurs MARIANITES DE SAINTE-CROIX, fondée au Mans, France, en 1841. Appelée au Canada, en 1847, par MGR BOURGET, la branche canadienne s'est complètement détachée du tronc principal en 1883. Sa maison-mère est à Saint-Laurent. Vouée à l'éducation des jeunes filles, elle possède de nombreux établissements dans le diocèse de Montréal.

La première fondation externe date de 1856, à Alexandria. La communauté compte aujourd'hui, dans l'Ontario, 3 maisons où 38 religieuses instruisent 1000 élèves.

Mais c'est principalement vers les centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre que les Sœurs de Sainte-Croix ont dirigé leur action apostolique. Leur première fondation en terre américaine, à Grosvenor Dale (Conn.), date de 1881. Elles possèdent aujourd'hui, aux États-Unis, 21 maisons où 236 religieuses instruisent 8510 jeunes filles.

Total, en dehors de Québec : 24 maisons, 274 religieuses, 9510 élèves.

Détail intéressant à noter : sur 502 religieuses qui ont passé par ces missions, 406 étaient canadiennes-françaises et 96 de langue anglaise.

10. Sœurs de Sainte-Anne
(1850-1858)

Voici encore l'une des plus fécondes fondations de Mgr Bourget. Établie à Vaudreuil en 1850, par deux institutrices canadiennes-françaises, Marie-Esther Blondin et Suzanne Pinault, — en religion Mère Marie-Anne et Sœur Marie de l'Assomption — la nouvelle communauté fit, en peu d'années, d'étonnants progrès.

De la maison-mère, fixée à Lachine en 1864, la Supérieure générale et ses quatre assistantes gouvernent aujourd'hui 73 établissements, 1188 religieuses professes, 107 novices et postulantes et 23,870 élèves.

La jeune communauté ne comptait que huit années d'existence lorsqu'elle entra résolument dans la voie des missions. Comme les Sœurs de la Providence, les Sœurs de Sainte-Anne répondirent à l'appel de l'un de nos évêques missionnaires de l'Extrême Ouest, Mgr Demers, premier évêque de Victoria.

Parties de Montréal, le 14 avril 1858, les quatre premières missionnaires de Sainte-Anne arrivèrent à Victoria le 5 juin, par la voie du golfe du Mexique et de l'isthme de Panama. Retenons le nom de ces pionnières de la charité apostolique sur l'Ile de Vancouver : Sœur Marie du Sacré-Cœur (SALOMÉ VALOIS), Sœur Marie-Angèle (ANGÈLE GAUTHIER), Sœur Marie-Lumina (VIRGINIE BRASSEUR), toutes trois de Vaudreuil, et Sœur Marie de la Conception (MARY LANE), jeune Irlandaise de Rawdon.

De l'humble cabane où elles installèrent leur première école, sont sorties les magnifiques maisons qui font aujourd'hui l'honneur de la communauté et répandent sur la population de l'Ile de Vancouver et de la terre ferme, non-seulement les bienfaits de l'éducation, mais aussi les avantages inappréciables de l'hospitalisation catholique. Comme toutes les missionnaires, les Sœurs de Sainte-Anne ont dû sortir des cadres de leur institut et multiplier leurs œuvres : hôpitaux, orphelinats, écoles indiennes.

Elles possèdent aujourd'hui, en Colombie britannique, 11 maisons, où 128 religieuses élèvent et instruisent 1448 enfants. A l'hô-

pital de Victoria, elles ont soigné, cette année, 2479 malades.

L'esprit apostolique a entraîné nos bonnes sœurs de Lachine bien au-delà des frontières de la Colombie. Dès 1886, répondant à l'appel de MGR SEGHERS, évêque de Victoria, elles fondaient un hôpital et une école à Juneau. Deux ans plus tard, remontant le cours du Youkon, elles pénétraient à Koserefsky, au cœur de l'ancienne Amérique russe, et ouvraient une école à la *Mission Sainte-Croix*. Là, elles trouvèrent la vie boréale dans toute sa rigueur. Installée dans un *loghouse* de 20 pieds par 24, le « palais » de l'endroit, elles y habitèrent vingt années durant. Quant à leurs enfants, à leurs malades, elles allaient les quérir ou les soigner dans les tanières quasi-souterraines où gîtent ces peuplades, afin de se préserver du froid.

Écoutez le récit de l'une de ces chasses à l'âme :

« Sœur Marie-Benoît se fait indiquer la « demeure de la malade, et descend, avec « Barbara [l'interprète], dans un trou de « quatre pieds de profondeur. Elle traverse « un sombre couloir de deux pieds carrés sur « huit de longueur. Alors, soulevant la « natte qui sert de porte, elle entre dans une

« des plus grandes casines de Koserefsky.
« Une estrade, posée à trois ou quatre pieds
« du sol, entoure la cabane et sert à la fois
« de lit, d'armoire, de siège, etc., etc. C'est
« là qu'est étendue la malade. A l'aspect
« des visiteuses, cette femme, à la physiono-
« mie repoussante, se soulève sur son grabat
« et leur demande d'une voix rauque 'l'eau
« qui guérit.' La religieuse lui administre
« une potion adoucissante, que la pauvre
« femme boit à petites gorgées en disant :
« *Kiti ianissu munun !* — 'C'est bon.' — La
« sœur, pensant l'avoir déjà touchée, essaie
« de lui parler du *Yoyit*, du ciel, où elle pour-
« rait être heureuse *sâhâyian*, toujours, si
« elle voulait croire au bon Dieu qui le donne
« à ceux qui l'aiment... Mais la vieille
« Indienne reste sourde aux exhortations de
« sa garde-malade, qui se retire en priant, se
« promettant bien de revenir à la charge.

« Elle revint, en effet, et plus d'une fois
« pendant cinq jours consécutifs, lavant, pan-
« sant, réchauffant et soignant ce misérable
« corps consumé par la fièvre et couvert de
« vermine. La malade finit par écouter les
« bonnes paroles de la charitable visiteuse.
« Mais quand celle-ci lui parle de confesser
« ses péchés au prêtre pour qu'ils soient par-

« donnés, la vieille s'écrie : 'Je n'ai pas de « péchés, je ne sais pas ce que c'est que le « mal !'

« Après deux autres visites qui n'eurent « guère de meilleurs résultats, mais au cours « desquelles une médaille de la sainte Vierge « avait été glissée dans le lit de la mourante, « on résolut de faire un effort suprême pour « arracher cette âme à l'enfer. Satan, de « son côté, s'était armé de toutes pièces pour « défendre ses prétendus droits. Il avait « rassemblé dans la casine, outre le *chaman* « [sorcier], dix-sept personnes qui y faisaient « un vacarme d'enfer quand revint la pauvre « sœur. C'était le festin traditionnel des- « tiné à conjurer la mort. Un peu plus tard « arrivaient six traîneaux chargés d'Indiens « qui venaient exécuter la danse funèbre. La « mourante, dépouillée de ses couvertures, « était revêtue d'un mantelet d'indienne et « d'un vieux couvre-pied. A côté d'elle, des « cris, des rires, une orgie !

« A la vue de la religieuse, le sorcier lui « dit : 'C'est inutile de lui parler, elle ne « t'entendra pas.' Et tous de vociférer à « la vieille Indienne : 'Ne la crois pas ! Il « n'y a pas d'enfer ! Quand tu seras morte, « ton esprit restera comme tes os dans notre

« village ! C'est le mauvais esprit qui fait « mourir : il faut nous le rendre favorable en « méprisant le bon esprit.' Malgré ce tinta- « marre épouvantable, sœur Marie-Benoît « ne se laissa pas intimider. Sans s'occuper « de personne, elle fit du feu, plaça des bou- « teilles d'eau chaude aux pieds de la mori- « bonde et lui administra quelques drogues. « Sa contenance énergique eut l'effet d'une « bonne douche d'eau glacée sur toutes ces « têtes chaudes ! Il se fit un grand silence « et la chère sœur reprit d'un air ferme : « 'Vous n'avez pas de cœur ! Si vous eus- « siez prié au lieu de festoyer, le bon Dieu « aurait guéri cette femme. Mais vous êtes « des méchants, vous riez pendant qu'elle « souffre, vous voyez qu'elle va mourir et vous « voulez laisser descendre son âme en enfer. « Vous lui dites qu'il n'y en a pas. Vous « savez pourtant le contraire. Oui, il y a « un enfer... où vous irez tous si vous con- « tinuez ainsi.' Ils écoutaient déconcertés; « et même, avant la fin du discours, les plus « poltrons s'étaient déjà glissés derrière la « natte. Les filles de la malade persuadèrent « alors à leur mère d'écouter les bons avis « de la sœur-médecin.

« A l'arrivée du missionnaire, les suppôts « de Satan essayèrent bien de recommencer « le vacarme; mais le Père MONROE, à son « tour, leur imposa silence, leur reprochant « leur endurcissement et, le crucifix à la main, « il leur prêcha les grandes vérités du salut. « C'était une scène à tenter le pinceau des « artistes : un pâle rayon de soleil, s'infiltrant « par l'unique fenêtre du toit, illuminait la « noble figure du prêtre; sur l'estrade de « l'enceinte, de farouches visages dont les « yeux flamboyaient dans l'ombre; dans un « coin, la pauvre mourante, auprès de laquelle « priait une religieuse.

« Le Père Monroe parla deux heures. Les « Indiens, subjugués par son énergique volon- « té, se taisaient et l'écoutaient attentive- « ment. La malade ouvrit enfin les yeux à la « lumière de la vérité. Sur le point de paraî- « tre devant Dieu, elle pleura ses péchés, elle « pria, elle reçut les sacrements, et son âme « purifiée témoigna un grand désir d'aller au « ciel. Deux jours plus tard, la vieille « Indienne mourait en paix et recevait la « sépulture chrétienne. »[1]

[1] Extrait d'une brochurette imprimée en 1900 : *L'Œuvre des Sœurs de Sainte-Anne parmi les Sauvages et les Blancs — Récit de voyage*, par Sœur MARIE DE L'ANGE GARDIEN, qui a fait, en 1899, la visite des maisons de la communauté en Colombie, en Alaska et au Youkon.

Que de relations analogues pourraient écrire les centaines de femmes héroïques, de nos diverses communautés, qui, depuis soixante ans, s'épuisent à racheter les âmes et à soigner les corps dans ces affreuses régions de l'Extrême Nord !

De l'Alaska américain, les sœurs de Sainte-Anne sont revenues en terre canadienne par Dawson, où elles fondaient, en 1898, un hôpital et une école.

Dans les missions de la Colombie, de l'Alaska et du Youkon, la communauté possède aujourd'hui 16 établissements, où 180 religieuses élèvent et instruisent 1806 enfants et soignent 3682 malades. Sur ces 180 religieuses, 108 sont canadiennes-françaises ou franco-américaines, 56 irlandaises ou irlando-canadiennes et 16 d'autres races ou nationalités.

Dans les centres franco-américains de l'Est, où les Sœurs de Sainte-Anne ont pénétré dès 1866 (à Oswégo, abandonné depuis), elles dirigent aujourd'hui 18 écoles et un pensionnat, avec 243 religieuses, dont 233 canadiennes-françaises ou franco-américaines, et 9333 élèves.

En résumé, les Sœurs de Sainte-Anne possèdent ou dirigent, en dehors du Québec,

34 établissements, où 423 religieuses, dont 341 franco-canadiennes ou franco-américaines, instruisent 11,139 enfants et soignent 3682 malades.[1]

11. Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie

(1843-1859)

Encore une fondation de Mgr Bourget. Établie à Longueuil, en 1843, par trois Canadiennes françaises, Eulalie Durocher,[2] Henriette Céré et Mélodie Dufresne, la maison-mère se transporta à Hochelaga, en 1860. On connaît l'importance des œuvres de cette communauté enseignante dans le diocèse de Montréal et dans toute la partie occidentale de la province de Québec. Elle compte aujourd'hui, en Amérique, 104 établissements (auxquels s'ajoutent 3 écoles normales et 32 écoles parois-

[1] Les statistiques des établissements et des religieuses ont été fournies par la maison-mère. Celles des élèves sont empruntées au *Canada Ecclésiastique* de 1919.

[2] Sœur du R. P. Flavien Durocher, l'un des premiers Oblats canadiens. Nous avons vu son nom parmi ceux des premiers missionnaires du nord de la province de Québec.

Les débuts de la communauté et de ses premières missions de l'Orégon sont racontés d'une manière charmante dans l'ouvrage déjà cité, *Gleanings of Fifty Years*, auquel on ne peut faire qu'un reproche : celui de n'être pas encore traduit en français.

siales), 1807 religieuses professes et 41,944 élèves.

Mais ce que l'on connaît moins, c'est la prodigieuse expansion de cette communauté essentiellement canadienne dans les États américains de l'Ouest et du Midi.

Les religieuses des SS. NN. de Jésus et de Marie furent appelées aux missions lointaines, en 1859, par Mgr F.-N. Blanchet, archevêque d'Orégon, et encouragées dans leur périlleuse entreprise par Mgr Bourget.

La communauté avait grandi lentement. Après seize ans d'existence, elle ne comptait que soixante-treize religieuses professes. La principale fondatrice et première supérieure, Mère Marie-Rose (Eulalie Durocher), était morte depuis dix ans déjà. Et pourtant, ces courageuses filles n'hésitèrent pas à amputer la petite communauté d'un sixième de ses membres professes. C'est peut-être à cet héroïque sacrifice, insensé aux regards de la prudence humaine, que la communauté doit le merveilleux essor qu'elle a pris et qui en a fait en peu d'années la seconde en importance des congrégations enseignantes du Canada français.

Douze religieuses partirent de Longueuil le 16 septembre 1859.[1] C'était presque jour pour jour le centenaire de la bataille des Plaines d'Abraham, qui avait marqué la déchéance de la domination française et catholique en Amérique.[2] Elles s'en allaient, les humbles filles de Dieu, sans y penser peut-être, prendre la paisible revanche de l'Église et de la Nouvelle-France sur les côtes lointaines du Pacifique. Elles suivirent la voie usuelle de New York, Key West, Panama et San Francisco.

Arrivées à Portland le 21 octobre, — les voyages devenaient plus rapides — elles s'installèrent dans un *palais* en bois, à deux étages et flanqué de deux ailes, que l'archevêque avait acheté à leur intention d'un colon de passage. Mais le mobilier était plutôt suc-

[1] Voici les noms des douze : Sœur Marie-Alphonse (née MARIE DAVID), première supérieure de la mission de Portland, Sœur Marie de la Miséricorde (ADÉLAIDE RAINAULT), Sœur Marie-Marguerite (MARY O'NEILL), Sœur Marie de la Visitation (AGLAÉ LUSSIER), Sœur Marie-François-Xavier (VITALINE PROVOST), Sœur Marie-du-Calvaire (VIOLET MCMULLEN), Sœur Marie-Fébronie (MÉLANIE VANDANDAIGUE), Sœur Marie-Florentine (ALPHONSINE COLLIN), Sœur Marie-Perpétue (MARTINE LACHAPELLE), Sœur Marie-Julie (OLIVE CHARBONNEAU), Sœur Marie-Arsène (PHILOMÈNE MÉNARD), Sœur Marie-Agathe (CÉLINA PÉPIN). De ces douze pionnières, Sœur Marie-Julie est aujourd'hui la seule survivante. Elle compte soixante années de missions.

[2] Le 13 septembre 1759.

cinct : les nouvelles occupantes couchèrent sur le plancher; leurs sacs de voyage leur servirent d'oreillers; de leurs caisses de voyage, elles firent le premier autel de l'oratoire où Mgr Blanchet vint leur dire la messe de fondation. A quelques jours de là, elles ouvrirent leur première classe, avec six élèves. Tous ces débuts de missions se ressemblent. Mais dans leurs misères joyeusement acceptées, les nouvelles arrivantes avaient trouvé une aide précieuse et une douce consolation. Quelques heures avant le débarquement à Portland, le vaisseau avait fait escale à Fort Vancouver, où les Sœurs de la Providence, installées depuis trois ans, les avaient accueillies à bras ouverts, comme de véritables sœurs en Dieu. [1]

C'est peut-être ici l'occasion de rappeler que, de loin comme de près, MGR BOURGET restait le père tendre et vigilant des filles

[1] Pour deux d'entre elles, la fraternité était à la fois naturelle et surnaturelle : l'une des fondatrices de la Providence du Fort Vancouver, Sœur Blandine (née ZÉPHIRINE COLLIN) était la propre sœur de l'une des nouvelles arrivantes, Sœur Marie-Florentine (née ALPHONSINE COLLIN). N'est-ce pas symbolique de l'unité de l'Église et de sa catholicité, que cette rencontre inespérée de deux humbles filles nées du même père et de la même mère, entrées dans deux communautés différentes, nullement fondées en vue des missions lointaines, et se retrouvant un jour à quinze cents lieues de leur pays de naissance, pour être de nouveau séparées par les exigences de l'apostolat ?

dévouées qu'il envoyait ainsi aux lointaines conquêtes des âmes. En 1859, l'année même où les Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie arrivaient à Portland, il écrivait à la Supérieure de la Providence de Vancouver, Sœur JOSEPH DU SACRÉ-CŒUR :

« Ce que j'ai à vous recommander par-dessus tout, c'est de vous mettre en rapports « intimes avec les supérieures des Sœurs de « Portland [SS. NN. de Jésus et de Marie] et « de Victoria [Sœurs de Sainte-Anne] pour « vous entendre cordialement dans toutes « les saintes entreprises qu'il faudra faire « pour étendre le règne de Jésus-Christ. « Usez de toute votre autorité et influence « sur vos communautés, pour que les Sœurs « se portent une telle estime et affection que « vous paraissiez toutes trois [les trois mis- « sions parties de Montréal] ne faire qu'une « seule et même communauté. Car, sous un « habit différent, vous devez avoir un même « esprit, un même cœur, une même volonté « de glorifier la divine Majesté et de servir « la Sainte Église, en soignant ses pauvres ou « en instruisant ses enfants. »

Nul doute que les annales de Lachine et d'Hochelaga doivent renfermer de semblables exhortations. Il avait certes le droit

de donner ces conseils de charité évangélique, le glorieux pontife, fondateur, inspirateur et gardien vigilant de ces trois admirables communautés qui ont couvert de leurs œuvres apostoliques les trois-quarts d'un continent.

Comme leurs devancières de la Providence et de Sainte-Anne, les Sœurs d'Hochelaga — c'est ainsi qu'on les appelait communément en mon jeune temps — répondirent avec une incomparable générosité aux espérances du saint évêque qui les avait fondées et de l'évêque missionnaire qui les avait appelées à l'apostolat. Dès 1863, douze nouvelles recrues partaient de Montréal doubler le nombre apostolique de leurs devancières.

En quelques années, elles étendirent leurs bienfaisantes conquêtes en Orégon, dans le futur État de Washington, en Californie, au Michigan, en Illinois, dans le New York et jusqu'en Floride, où elles dirigent deux écoles nègres, l'une depuis 43 ans, l'autre depuis 24 ans.

Dans ces divers États, elles possèdent ou gouvernent aujourd'hui 52 maisons, où 810 religieuses (dont 188 Canadiennes françaises) donnent l'instruction chrétienne à 12,179 élèves des deux sexes.

Détail à noter : « depuis une quinzaine d'années seulement, les États de Californie, d'Orégon et de Washington se fournissent à peu près de sujets. Jusqu'en 1900, la grande majorité était, là aussi, des Canadiennes françaises. »

Les bonnes Sœurs d'Hochelaga n'ont pas négligé le Canada anglais. Dans l'Ontario, où elles pénétrèrent en 1864, à Windsor, elles ont 5 maisons, avec 65 religieuses (dont 52 Canadiennes françaises) et 1180 élèves. Au Manitoba, où la première fondation remonte à 1874, elles possèdent ou dirigent 8 couvents et une école, avec 127 religieuses (dont 105 Canadiennes françaises) et 2787 élèves.

Total, en dehors du Québec : 66 maisons, 1002 religieuses (dont 345 Canadiennes françaises), et 16,146 élèves.[1]

12. Religieuses de Jésus-Marie (*Sillery*)
(1818-1855-1871)

Voici une communauté française bien enracinée au Canada. Fondée à Lyon en 1818, elle s'établit d'abord à Lauzon, près de Lévis, en 1855, puis se transporta, en 1870,

[1] Ces chiffres, fournis par la maison-mère d'Hochelaga, sont ceux de 1918.

à Sillery, où se trouvent aujourd'hui la maison-mère et un excellent pensionnat pour jeunes filles. Proportionnellement, l'œuvre missionnaire de cette communauté dépasse ses fondations internes. De ses 18 maisons, elle n'en compte que 6 dans la province de Québec et 12 à l'extérieur, dont 10 aux États-Unis et 2 en Canada anglais.

La plus ancienne des fondations américaines est celle de Fall River (1871), paroisse de Notre-Dame. C'est l'un des plus magnifiques établissements d'enseignement primaire et secondaire, le plus complet peut-être, en terre franco-américaine; 44 religieuses y pourvoient, avec quelques sous-maîtresses laïques, à l'éducation de 1510 enfants.[1]

La maison de New York comprend en réalité trois établissements : une pension pour femmes buralistes, une école irlandaise et une école italienne.

Disons donc, pour les États-Unis seulement, 12 établissements, 184 religieuses, 4800 élèves et 180 dames pensionnaires.

[1] Je ne voudrais pas introduire une note personnelle dans cette revue d'œuvres apostoliques, toutes marquées au coin de l'abnégation et de l'humilité; mais je ne puis m'empêcher de dire ici que de ma vie je n'oublierai une visite faite, il y a quelques années, au couvent des Sœurs de Jésus-Marie, à Fall River. Jamais je n'ai ressenti plus profondément, en terre étrangère, la vitalité féconde des œuvres catholiques de fondation canadienne-française.

Au Canada anglais, 2 maisons : à Gravelbourg, Saskatchewan, 11 religieuses et 330 élèves; à Lamèque, Nouveau-Brunswick, 4 religieuses et 100 élèves.[1]

Nous retrouverons cette intéressante communauté au chapitre des missions extra-américaines.

13. Religieuses de Notre-Dame de la Charité (Bon-Pasteur, de Montréal) (1835-1844-1871)

Encore une fondation ou, plus exactement, une importation de Mgr Bourget. On connaît l'œuvre difficile et éminemment apostolique de cette communauté : la recherche et la cure de toutes les maladies morales de la femme déchue. A cette œuvre curative s'est ajoutée, en pays de missions surtout, l'éducation des jeunes filles.

Son origine (1651) remonte au bienheureux Jean Eudes, fondateur des Eudistes. Comme les Hôtels-Dieu des Hospitalières de Saint-Joseph, les monastères de la Charité, communément appelés *du Bon Pasteur*, jouissaient d'une autonomie à peu près complète. En 1835, le monastère d'Angers fut constitué

[1] Tous ces chiffres, fournis par la maison provinciale de Sillery, sont ceux de 1918.

en généralat, avec droit de multiplier ses fondations. Elles dépassent aujourd'hui 250, réparties en 27 provinces. Notons en passant que la Supérieure générale actuelle, à Angers, est une Canadienne française, la Rév. Mère LAROSE.

Le Bon Pasteur de Montréal date de 1844. On connaît ses œuvres salutaires. Nous le retrouverons bientôt dans la sphère des missions lointaines, en Amérique méridionale, où nos missionnaires de Montréal s'aventurèrent dès 1871. Notons ici pour le Canada anglais : un refuge et une école industrielle à Halifax (1890), où 48 religieuses pourvoient aux multiples besoins spirituels et temporels de 195 personnes. A Saint-Jean, N. B. (1893), institution similaire, 35 religieuses, 130 secourues. A Kildonan, près Winnipeg (1911) un refuge, 14 religieuses, 36 délinquantes.

Dans les deux maisons des Provinces Maritimes environ 150 religieuses ont passé depuis leur fondation, dont la « presque totalité » étaient Canadiennes françaises.

De plus, 19 Canadiennes françaises sont allées aider à la fondation des monastères des États-Unis. Mais ceux-ci formant une province à part, leurs statistiques générales

n'ont pas leur place ici. Une Canadienne française, Sœur Marie de l'Enfant-Jésus BOURBONNIÈRE, fut pendant nombre d'années assistante provinciale et maîtresse des novices à New York. Elle fonda ensuite à La Trinidad, dans les Antilles, un monastère qui malheureusement dut être fermé plus tard.

14. Sœurs de Miséricorde
(1848-1879)

Encore une fondation de MGR BOURGET, nécessitée par les misères de la « civilisation ». Et quelle œuvre humainement ingrate elle poursuit ! la plus pénible peut-être pour des vierges chrétiennes, mais éminemment rédemptrice et méritoire aux yeux de Dieu. Établie à Montréal, en 1848, sous la direction de Madame ROSALIE JETTÉ, en religion Mère Marie de la Nativité, la communauté de la Miséricorde possède et dirige aujourd'hui le vaste établissement de la rue Dorchester et, au Sault-au-Récollet, la crèche Saint-Paul où les bonnes sœurs tirent le meilleur parti possible des pauvres petites victimes du vice, réchappées à la mort.

Toutes les autres fondations de la Miséricorde sont en dehors de la province de Qué-

bec et peuvent entrer dans la catégorie des missions étrangères. Comme toutes les œuvres de missions, elles ont rompu leurs cadres primitifs. Elles comprennent non-seulement des maternités et des crèches, mais aussi des salles d'asiles et des hôpitaux ordinaires.

La première de ces fondations externes est celle d'Ottawa (1879). Viennent ensuite, en Canada anglais, Winnipeg (1898), Edmonton (1900), Saint-Norbert (1904) et Toronto (1914); en tout, 5 maisons, 56 religieuses, 348 madeleines, filles de sainte Marguerite et enfants trouvés ou adoptés, et 3290 malades hospitalisés.

Aux États-Unis, la maison de New York inaugure, en 1887, la liste des six fondations américaines, dont deux en Wisconsin et deux en Illinois, où 86 religieuses ont pris soin, l'an dernier, de 525 filles et enfants, et de 6624 malades.

Total, en dehors du Québec : 11 maisons, 142 religieuses, 873 filles et enfants, 9,914 malades soignés durant l'année (1917).

15. Servantes du Cœur Immaculé de Marie

(Bon-Pasteur, de Québec)

(1850-1882)

Le *Bon Pasteur* de Québec est une fondation toute canadienne. Établi en 1850, sous la direction de Mgr Turgeon, par une femme de bien, madame F.-X. Roy, fondatrice et première supérieure sous le nom de Mère Marie du Sacré-Cœur, son objet et ses œuvres sont identiques à ceux du Bon-Pasteur d'Angers et de Montréal. Mais, sans rien négliger de son labeur de réforme et de protection morale, concentré dans la ville de Québec, cette communauté a développé davantage ses œuvres d'éducation et d'enseignement.

Des 33 maisons qui relèvent de la maison-mère de Québec, 4 sont en pays de missions, dans le Maine et le Massachusetts; 54 religieuses, dont 47 Canadiennes françaises, y donnent l'enseignement à 2865 élèves des deux sexes. La première de ces quatre fondations, à Biddeford, remonte à 1882; la plus récente, à Methuen, Mass., est de 1913.

16. Sœurs de la Présentation de la B.V. Marie
(1796-1853-1886)

Cette excellente communauté d'enseignement, de fondation française, a planté de profondes et vigoureuses racines dans la terre d'Amérique. Introduite par Mgr Prince, en 1853, dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, elle s'est multipliée rapidement. Dans le Québec, elle s'est surtout consacrée, comme en France, à l'œuvre des pensionnats de jeunes filles. Mais à l'extérieur elle a accepté la charge de nombreuses écoles paroissiales, principalement dans les centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre, où sa première fondation, à Island Pond, remonte à 1886.

De ses 57 maisons actuelles, elle en compte 21 aux États-Unis : 298 religieuses y donnent l'enseignement primaire à 12,913 élèves. A Kenora, Ontario, un couvent fondé en 1905, 8 religieuses, 200 élèves. A Duck Lake, Saskatchewan, une école industrielle pour les sauvages et une école paroissiale (1903); à Marcelin, une école paroissiale (1914); au Pas, un couvent ouvert cette année. Dans ces quatre maisons de l'Ouest canadien, 42 religieuses instruisent 528 enfants.

La province canadienne de cette communauté compte donc, comme missions extérieures, 26 maisons, 348 religieuses et 13,641 élèves.

17. Ursulines des Trois-Rivières

(1697-[illegible])

Les URSULINES, on le sait, comme les Hospitalières de Saint-Joseph, ont conservé la règle des anciens monastères : chaque couvent forme une communauté à part. La fondation du monastère des Trois-Rivières remonte à 1697. Il fut établi par les soins de MGR DE SAINT-VALIER, deuxième évêque de Québec.

Dès 1822, le monastère des Trois-Rivières envoyait une Canadienne, Mère Sainte-Hélène, née DE LOTTINVILLE, au secours des Ursulines de la Nouvelle Orléans, alors dans la détresse.

En 1875, trois Ursulines des Trois-Rivières, Mère Saint-Jean-Baptiste (MARIE SAINT-CYR), Mère Marie de Jésus (GEORGINE CARON) et Sœur Sainte-Scholastique (MONIQUE LAJOIE), allèrent également en Louisiane, aider au relèvement du monastère des O'Pelousas, ruiné par la guerre de Sécession.

En 1893, deux autres religieuses canadiennes, les Rév. Mères Saint-Bernard (ANNA TRUDEAU) et Marie de l'Espérance (FLORENCE TESSIER), accompagnées de la même Sœur Sainte-Scholastique, vont passer quatre ans au Montana où elles aident leurs sœurs des États-Unis à mettre sur un bon pied des écoles indiennes.

Mais c'est de 1888 que datent les fondations permanentes du monastère des Trois-Rivières, dans l'État du Maine. Inaugurées à Waterville, par six religieuses canadiennes des Trois-Rivières, sous la direction de Mère EMMA BUISSON, en religion Marie du Sacré-Cœur, ces fondations, au nombre de cinq, comprennent un pensionnat, une école normale et plusieurs écoles paroissiales; 55 religieuses professes et 12 novices y donnent l'instruction à 2,475 jeunes filles. [1]

Bien que détachées canoniquement du monastère des Trois-Rivières, ces maisons ont conservé l'esprit des fondatrices. Lors du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de Waterville, le gouverneur du Maine, M. HAINES, rendait aux Ursulines ce témoignage non équivoque : « Si, au début de la

[1] Chiffres de 1917, recueillis au monastère des Trois-Rivières.

« colonie, les Anglais ont pris le Maine par la « force des armes, les Français l'envahissent « peu à peu par les arts de la paix et y seront « un jour en majorité. Ce sont des instituts « comme celui des Ursulines qui développent « chez un peuple le sentiment de la dignité « personnelle, de l'honneur et du patriotisme « en mettant à la base de leur enseignement « la religion. » Quel programme complet d'apostolat et d'enseignement !

18. Petites Sœurs Franciscaines de Marie (1889)

Saluons la première communauté née en terre franco-américaine. Fondée à Worcester, en 1889, par le regretté M. Brouillet, curé de Notre-Dame, la jeune communauté fut bientôt forcée de venir établir son foyer principal en Canada. Accueillie par le vénérable curé de la Baie Saint-Paul, M. Fafard, c'est dans cette vieille paroisse du bas Saint-Laurent qu'elle a fixé son généralat, en 1891. En dépit, ou peut-être à cause des épreuves du début, la petite communauté s'est développée rapidement. Elle compte aujourd'hui 15 maisons, dont six dans la province de Québec, et 228 religieuses professes, dont 224 Canadiennes françaises ou Franco-Amé-

ricaines. Ses œuvres sont variées : enseignement, hospitalisation des vieillards, des infirmes, des orphelins, soin des malades à l'hôpital et à domicile.

De ses fondations externes, 8 subsistent aux États-Unis et une à Edmonton. Dans ces neuf maisons, 118 religieuses hospitalisent 190 vieillards et instruisent 2252 enfants. Dans leur hôpital d'Eagle Lake (Maine), elles ont soigné, l'an dernier, 232 malades.[1]

19. Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge

(1853-1891)

Voici une modeste communauté québécoise dont peu de Montréalais soupçonnent l'existence, encore moins les œuvres, toutes consacrées à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Fondée en 1853 à Saint-Grégoire, sa maison-mère est à Nicolet. Elle compte aujourd'hui 64 établissements, 654 religieuses professes vivantes, et 13,590 élèves.

Là-dessus, la part des missions est fort belle : 22 maisons, dont 13 aux États-Unis, 6 au Nord-Ouest et 3 dans le Nouvel-Ontario.

[1] Chiffres de 1918, fournis par la maison-mère.

Dans les missions américaines, dont la première, à Southbridge (Mass.), remonte à 1891, 128 religieuses instruisent 5155 enfants.

Au Nord-Ouest, les 6 maisons comprennent deux pensionnats indiens, deux pensionnats mixtes et deux écoles anglaises. Dans l'ensemble de ces missions, 52 religieuses ont actuellement sous leur direction 675 élèves.

Dans le Nouvel-Ontario, 3 maisons, 33 religieuses, 975 élèves.[1]

Récapitulation

Récapitulons, pour les communautés de femmes seulement :

Communautés..............	19
Maisons,....................	446
Religieuses,[2]...............	5,834
Enfants, vieillards, infirmes,..	112,713
Lits d'hôpital..............	7,503
Malades soignés aux hôpitaux,	102,248

Notez bien : ces chiffres n'indiquent rien des consultations de dispensaires, des opérations chirurgicales, des soins donnés aux

[1] Chiffres de 1918, fournis par la maison-mère.

[2] Le défaut de renseignements précis sur quelques-unes des communautés ne permet pas d'établir le nombre exact de Canadiennes françaises. Mais on peut l'évaluer approximativement entre 4500 et 5000.

malades à domicile, des repas et des secours de toute nature prodigués aux indigents, ils ne comprennent pas une maison ni une œuvre de la province de Québec, ni aucune des fondations extérieures aujourd'hui détachées des maisons-mères et devenues de nombreuses et bienfaisantes communautés;[1] ils ne comptent aucun des nombreux sujets fournis par certaines communautés canadiennes (*Ursulines*, *Bon-Pasteur*, etc.) aux maisons fondées par d'autres provinces de leur ordre; ils ne comprennent aucune des fondations et des œuvres des communautés françaises ou étrangères venues au Canada depuis quarante ans et qui ont déjà un fort appoint de recrues canadiennes. Enfin, ces statistiques ne tiennent aucun compte des missions canadiennes en dehors du conti-

[1] Les seules exceptions sont les neuf hôpitaux fondés par l'Hôtel-Dieu de Montréal et les cinq couvents établis dans le Maine par les Ursulines des Trois-Rivières. Ainsi que je l'ai expliqué dans les pages qui leur sont consacrées, ces maisons sont organisées selon la règle des anciens monastères autonomes. Il ne m'a pas paru nécessaire de retrancher ces quelques fondations du tableau des missions canadiennes.

Par une sorte de compensation, que je r[illegible]e, on me signale, trop tard malheureusement pour l[illegible] inclure dans ces statistiques, trois fondations, [illegible] dehors du Québec, des Sœurs de Saint-Joseph ([illegible]e Saint-Hyacinthe), communauté enseignante : à Lorette et à Sandy Bay, au Manitoba, et au Lac Croche, en Saskatchewan, une école modèle et deux écoles élémentaires; 21 religieuses, 209 élèves.

nent. C'est uniquement l'apport actuel de la province de Québec aux missions de l'Amérique du Nord.[1]

Suivons maintenant les traces de nos missionnaires au-delà des bornes du continent nord-américain.

[1] Pour établir une comparaison équitable entre ces œuvres de charité du Canada français et celles de la France à l'étranger, il faut tenir compte de la différence du chiffre des populations. En 1844, — précisément l'année du départ des premières Sœurs Grises de Montréal pour les missions de la Rivière Rouge — la population totale du Bas Canada était de 690,782 dont 524,307 Canadiens français*. En 1911, d'après le *Recensement* (vol. II), la province de Québec renfermait 2,003,232 habitants, dont 1,605,339 Canadiens français et 1,724,683 catholiques; le nombre total des Canadiens français dans la Confédération était de 2,054,890; la population catholique, de 2,833,041. La même année (1911), la population de la France s'élevait à 39,601,509. Puisque nous ne parlons ici que des œuvres fondées et alimentées par la province de Québec, on peut raisonnablement prendre comme points de repère la population totale du Québec (2,003,232) et celle de la France (39,601,509), en 1911; c'est à peu près la proportion de un à vingt. Pour démontrer que, dans ce domaine, le Canada français n'est pas digne de ses origines, il faudrait établir que les communautés de France ont dépassé, *hors de France*, les résultats suivants :

Établissements	8,920
Religieuses	116,680
Enfants, vieillards et infirmes	2,254,260
Malades soignés aux hôpitaux	2,044,960

Et encore faudrait-il ne pas oublier que toutes les œuvres de missions des communautés canadiennes datent des soixante-quinze dernières années et qu'aucun régime de persécution interne n'a chassé de la province une seule de nos communautés. Tout ce qu'elles ont donné à l'étranger, elles l'ont donné volontairement, en surcroît de leurs œuvres extérieures.

* Chiffres donnés par GARNEAU, dans son *Histoire du Canada*, 3e éd., vol. III, page 364. Le R. P. ALEXIS, dans son opuscule sur *l'Église catholique au Canada*, (éd. de 1914), indique 697,084, dont 524,244 Canadiens-français.

IV

MISSIONS D'AMÉRIQUE-DU-SUD, D'AFRIQUE ET D'ASIE

Naturellement, en dehors de l'Amérique du Nord, les chiffres sont modestes. Nos communautés de missionnaires, hommes et femmes, se sont appliquées tout d'abord à évangéliser le vaste continent que la Providence a mis à leur portée. Cependant, depuis plusieurs années déjà, leur zèle apostolique les a poussés au-delà des mers.

Les JÉSUITES du Canada ont fourni quatre recrues aux missions du Zambèse : le R. P. LEBŒUF, parti en 1883, le R. P. DAIGNAULT (1884-1901), le frère VICTOR BOURDON, scolastique, mort à Graaf Reinet en 1884, et le frère-coadjuteur JOSEPH BÉDARD, mort à Quilimané en 1889. De 1901 à 1907, le R. P. Daignault occupa, en Angleterre, le poste important de procureur des missions sud-africaines. Cette année, deux autres Canadiens, le P. GOULET et le P. GAGNON (scolastique), sont partis pour la Chine.

Deux OBLATS canadiens, les RR. PP. LORTIE et LAROSE, ont passé quatre années dans les missions de Ceylan, de 1908 à 1912.

Les PÈRES DE SAINTE-CROIX ont envoyé aux missions du Bengale, 17 religieux canadiens. L'un d'eux, le R. P. DESROCHERS, est supérieur d'un noviciat indigène et d'une école de catéchistes, dans le diocèse de Dacca.

Les FRANCISCAINS, rentrés au Canada depuis 1890 seulement, ont déjà fourni 14 religieux canadiens (profès et convers) aux missions d'Asie : 3 en Terre Sainte, 4 au Japon et 5 en Chine.

Les MISSIONNAIRES DU SACRÉ-CŒUR, arrivés au Canada en 1900, ont fourni deux frères-coadjuteurs canadiens-français aux missions de la Nouvelle-Guinée.

De 1893 à 1902, les HOSPITALIÈRES DE LA MISÉRICORDE DE JÉSUS (Hôpital-Général de Québec) ont envoyé aux missions du Natal, en Afrique, huit de leurs religieuses canadiennes.

Les SŒURS DE JÉSUS-MARIE, de Sillery, ont fourni plusieurs sujets canadiens aux missions des Indes. En 1893, quatre religieuses canadiennes de cette communauté ouvraient à Montreux, au cœur de la Suisse vaudoise, la première école catholique depuis

la Réforme. Deux autres Canadiennes ont travaillé à l'établissement de la province d'Angleterre. A l'heure actuelle, une religieuse canadienne dirige une école pour les enfants pauvres, dans la banlieue de Rome, via Flaminia.

Mais ce sont là des contributions isolées. Voyons maintenant les fondations canadiennes en dehors du continent. [1]

Missions de la « Providence » au Chili
(1853)

Nous avons vu que Mère Larocque et ses quatre compagnes, parties de Montréal en 1852, sous la conduite de l'abbé Huberdeault, avaient dû renoncer à leur projet de mission en Orégon. Trop pauvres pour revenir à Montréal par la voie de San Francisco, Panama et New York, ces vaillantes exilées s'embarquèrent à bord d'un voilier qui faisait le commerce de cabotage le long des côtes de l'Amérique du Sud. Après trois mois de navigation, le navire relâcha à Val-

[1] On m'assure que les Sœurs Franciscaines de Marie (qu'il ne faut pas confondre avec la communauté canadienne des Petites Sœurs Franciscaines de Marie), établies à Québec depuis 1892, ont déjà recruté et envoyé plusieurs missionnaires canadiennes en Asie. Mais on n'a pas pu ou l'on n'a pas jugé utile de me donner de précisions à cet égard.

paraiso, en juin 1853. L'archevêque de Santiago, MGR VALDIVIESO, apprenant cette aubaine, voulut garder ces filles de Dieu. En attendant la décision de Montréal, nos petites sœurs canadiennes, pour n'en pas perdre l'habitude, se mirent aux œuvres de charité dans la ville de Santiago. MGR BOURGET et la Supérieure générale, la vénérable Mère CARON, voyant là le doigt de Dieu, envoyèrent sans hésiter l'autorisation demandée.

Le 30 octobre, à la demande de l'archevêque et des autorités civiles, nos vaillantes missionnaires prennent la direction d'un orphelinat à Santiago. Incapables de répondre aux demandes de nouvelles fondations, elles font appel à la maison-mère. Douze recrues partent de Montréal le 18 octobre 1855. Deux ans plus tard, cinq religieuses canadiennes viennent encore fortifier la mission chilienne. Dans l'intervalle (27 février 1857), l'héroïque supérieure et fondatrice, Mère Larocque, est morte à la peine. Ces débuts de missions sont durs; mais c'est dans les souffrances et la mort prématurée des missionnaires, comme dans le sang des martyrs, que les œuvres apostoliques puisent leur sève de vitalité. La

prompte disparition de leur supérieure ne décourage pas les survivantes. Aidées des renforts venus de Montréal, elles fondent, le 13 juin 1858, à Valparaiso, la *Providence Saint-Joseph*; le 20 septembre, à la demande de Mgr Donaso, évêque de la Serena, elles ouvrent à Andacollo un troisième établissement, la *Providence Notre-Dame*. En novembre 1861, sur les instances d'un comité de citoyens de Santiago, elles fondent un second établissement dans cette ville, — le quatrième dans le pays — l'*Asile du Sauveur*, consacré à de multiples œuvres de bienfaisance et d'enseignement.

A quelque temps de là, l'archevêque de Santiago, jugeant sans doute que l'importance grandissante des œuvres l'exige, décide de séparer ces missions de la maison-mère de Montréal. D'accord avec leurs supérieures, les religieuses canadiennes ne veulent pas renoncer à leur filiation. Elles reprennent la route de Montréal, où elles arrivent le 18 mars 1863, suivies de M. l'abbé Huberdeault qui les a fidèlement accompagnées de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud.

Parties vingt-deux, elles revenaient seize. Deux étaient mortes là-bas : Mère Larocque et Sœur Marie-Marthe, l'une des

recrues de 1855. Quatre étaient restées au Chili, à la demande de l'archevêque de Santiago, afin d'entretenir l'esprit fondamental des institutions établies par les filles de madame Gamelin.

Ces établissements ont prospéré. Ils comptaient, en 1909, plus de 150 religieuses chiliennes.

N'est-elle pas intéressante, cette première page de l'histoire des missions canadiennes en dehors de l'Amérique du Nord ? Voici l'une des plus jeunes communautés canadiennes,— elle ne comptait pas alors dix années d'existence — fondée pour répondre à des nécessités purement locales. Dans l'esprit de ses fondateurs, la perspective des missions lointaines ne s'est jamais posée. Arrive un appel de l'autre extrémité de l'Amérique anglaise. Elle y répond sans hésitation. Cinq faibles femmes qui n'ont jamais franchi les bornes de leur province, de leur ville peut-être, partent pour un voyage plus long et incomparablement plus pénible qu'aujourd'hui le parcours de Londres à Cape Town ou de Montréal à Yokohama. Arrivées à destination, leur entreprise échoue lamentablement. Elles repartent, presque sans ressources, par une route que seuls fréquentent

les navigateurs au long cours. Les péripéties du voyage les jettent sur une terre plus lointaine encore, totalement étrangère par sa langue, ses mœurs, ses lois, ses coutumes. Entre elles et leurs hôtes de passage, un seul lien existe : la communauté de foi et d'aspirations vers Dieu et le salut des âmes. Cela suffit. Elles prennent pied; quelques compagnes viennent les rejoindre. Dix ans plus tard, elles rentrent dans leur patrie, laissant derrière elles des œuvres fécondes et durables qui continuent de nos jours à raviver la foi, à entretenir le feu de la charité chrétienne, à panser les plaies de l'humanité. N'est-il pas permis de voir, dans cette humble épopée, un indice de la vocation apostolique du Canada français ?

On a vu l'extraordinaire et rapide développement des missions de la Providence dans toute l'Amérique du Nord : c'est la suite de l'*échec* de 1852 et de l'*accident* du Chili. Les œuvres de Dieu grandissent à rebours des entreprises humaines.

Missions du « Bon Pasteur » de Montréal[1]
Équateur (1871)

En 1869, Mgr Bourget avait rencontré à Rome, au Concile du Vatican, Mgr Checa archevêque de Quito. Les deux prélats s'étaient liés d'une sainte amitié; ils avaient causé de la situation morale et des œuvres apostoliques de leurs pays respectifs. Le plus illustre des hommes d'État de l'Amérique latine, Garcia Moreno, inaugurait alors son second terme à la présidence de la République de l'Équateur. Vainqueur de la révolution, après une lutte acharnée de douze ans, il entreprenait résolument la rénovation morale, intellectuelle et économique de son pays. C'était urgent. Là comme partout où ils dominent, les révolutionnaires, « libérateurs de peuples » et « sauveurs de démocraties », n'avaient su qu'abrutir et démoraliser la population, opprimer les consciences, affranchir de tout frein les passions bestiales et ruiner la nation. Le relâchement des mœurs et la débauche publique étaient effroyables. L'œuvre régénératrice poursui-

[1] Les détails qui suivent sont empruntés, en grande partie, aux *Annales* publiées par le Bon-Pasteur de Montréal, en 1895.

vie par les religieuses du Bon-Pasteur apparut au chef de l'église métropolitaine de l'Équateur comme l'une des plus urgentes. D'accord avec la maison-mère d'Angers,[1] il obtint facilement de Mgr Bourget l'autorisation de demander au monastère de Montréal d'entreprendre cette lointaine et périlleuse fondation, heureusement facilitée par l'efficace protection du président Moreno et un subside du gouvernement de la République. Les négociations entre Rome, Quito, Angers et Montréal se prolongèrent près de deux années.

Enfin, le 1er mai 1871, six religieuses canadiennes quittaient l'humble monastère de Montréal, pour leur nouveau champ d'action : Marie de Saint-Jean-de-la-Croix (AUFIDIE PETIT *dite* SAINT-PIERRE, de Sainte-Anne de la Pocatière), première prieure de la mission; M. de Saint-Dosithée (ÉLIZA SMITH, de Montréal), M. de Saint-Arsène (AUGUSTINE GLADU, de Saint-Hyacinthe), M. du Bon-Pasteur (JULIE OUELLET, de Saint-Marcel), M. de Sainte-Perpétue (SOPHIE GUILBAULT, de Mascouche) et M. de Sainte-

[1] Les négociations avec la maison-mère furent entamées par M. le chanoine FABRE, supérieur du Bon-Pasteur de Montréal et futur évêque de Montréal.

Agathe (MARIE DUROCHER, de Saint-Hyacinthe). L'embarquement à New York fut retardé d'un mois. Le départ s'effectua le 30 mai. Une jeune américaine, KATIE NASH, se joignit à l'expédition, comme première postulante. A Panama, les exilées ont le bonheur de rencontrer leur futur supérieur, Mgr Checa, et quatorze Jésuites, en route pour l'Équateur. Elles arrivent à Guayaquil le 18, trop tard pour profiter d'une magnifique escorte que le président avait envoyée à leur rencontre et qui venait de repartir pour Quito, après les avoir attendues un mois. Le gouverneur de Guayaquil leur improvise, tant bien que mal, une nouvelle caravane, et elles se lancent à l'assaut des Andes, à dos de mule. C'était alors un terrible voyage, surtout pour des femmes habituées à un climat tempéré et transportées en quelques jours des chaleurs torrides et pestilentielles de la côte équatoriale aux froidures éternelles du Chimborazo. Au cœur des montagnes, la route n'était qu'un sentier à peine tracé, fréquemment détruit par les avalanches et les torrents débordés, et jalonné d'ossements humains, lugubres témoins des horreurs de ces régions titanesques. Les bonnes sœurs échappèrent à plus d'un péril et arrivèrent

à Quito le 4 juillet. Mais les fatigues du voyage avaient été trop fortes pour la frêle et héroïque prieure. Douze jours après son arrivée, elle expire en offrant à Dieu sa vie pour assurer le succès de la mission. Son assistante, Sœur Marie de Saint-Dosithée, lui succède et va la rejoindre au ciel, cinq mois plus tard.

Ces cruelles épreuves n'ébranlèrent ni le courage des missionnaires, ni la confiance en Dieu des supérieures de Montréal. Le 26 juin 1872, quatre nouvelles recrues partent du Canada pour aller prêter main-forte à la mission si cruellement éprouvée : Marie des Anges (CATHERINE DESCHAMBAULT), M. de Saint-Irénée (AGLAÉ BUSSIÈRE), M. de Saint-Zénon (EUGÉNIE DESPINS) et M. de Sainte-Apolline (HEDWIDGE DUROCHER). Avant de quitter pour toujours la patrie terrestre, elles vont demander une dernière bénédiction à MGR BOURGET, malade à l'Hôtel-Dieu. Après les encouragements et les avis spirituels, le saint évêque leur donne ce conseil où s'unissent admirablement l'esprit apostolique et le solide bon sens qui ont marqué sa carrière et ses œuvres : « Vous vous conformerez autant que possible aux usages du pays. Faites-vous tout à tous. *Gardez sans*

doute dans votre cœur l'amour du Canada; mais quand vous en parlerez, évitez toute comparaison capable de blesser les susceptibilités nationales. » Que d'obstacles aplanis sur la route de l'apostolat, si tous les missionnaires de tous les pays s'inspiraient constamment de cette maxime salutaire !

Après une courte visite à la nouvelle mission canadienne de Lima, que nous retrouverons dans un instant, la petite troupe de renfort franchit à son tour le défilé du Chimborazo et arrive à Quito le 10 août. La mission était en plein essor. Sous la direction de la nouvelle prieure, Mère Marie du Bon-Pasteur, [1] les survivantes de la première expédition avaient réussi à organiser les trois branches de la fondation : prisonnières, pénitentes volontaires et préservées. Le président de la République portait à la jeune communauté un intérêt efficace et constant. Aussi, quand il tomba, trois ans plus tard, sous le poignard de la franc-maçonnerie, nos petites sœurs partagèrent avec leur illustre protecteur les haines de la secte. Les libérateurs du peuple tentèrent de vider les cel-

[1] Elle gouverna la maison de Quito jusqu'à sa mort, en 1888. Elle traversa glorieusement l'ère des persécutions et présida ou aida aux trois fondations qui suivirent celle de Quito.

lules du Bon-Pasteur et de rendre les prostituées à la vie *libre* et *démocratique*. Leurs efforts se heurtèrent à l'énergique résistance des religieuses et de leurs *victimes*. Pénitentes et préservées s'obstinèrent à vivre sous le joug de l'*obscurantisme*. Deux ans après Moreno, Mgr Checa mourait empoisonné. L'Équateur connut de mauvais jours. Les évêques furent chassés de leurs sièges, le clergé traqué. Un grand nombre de religieux étrangers quittèrent le pays. Nos petites Canadiennes se cramponnèrent à leur calvaire et résistèrent à tous les assauts. Un jour, pendant une bataille entre les deux factions qui se disputaient le pouvoir, les balles pleuvaient dans le monastère. N'importe, les sœurs restèrent. Elles y sont encore.

Après la pacification du pays et le retour des catholiques au pouvoir, elles purent répondre partiellement aux pressantes demandes qui leur venaient des autres diocèses. Elles fondèrent successivement des missions au Napo, en plein pays sauvage, sur le versant oriental des Andes, puis à Guaranda [1]

[1] En réalité, la mission de Guaranda fut fondée par quatre nouvelles recrues venues de Montréal, en 1887 : les Sœurs M. de Sainte-Mélanie (Arthémise Manseau), supérieure; M. Jean-Eudes (Marie Manseau); M. de Saint-Amable (Émilie Manseau); M. de Saint-Clément

et à Cuenca. Neuf religieuses canadiennes partirent de Montréal pour aller prêter main-forte à leurs devancières et combler les vides.

De ces quatre fondations, deux subsistent : celles de Quito et de Cuenca. Les deux autres ont disparu dans l'une des nombreuses tourmentes révolutionnaires qui ont affligé le pays. Après de lents débuts, la communauté a fini par se recruter sur place. Il n'y reste plus que trois religieuses canadiennes, dont la supérieure de Quito, Mère Marie de Saint-Joseph de la Providence (née de Serres).

Pérou (1871) — Bolivie (1892)

Nous avons vu qu'en 1872, les quatre recrues de la mission de Quito avaient fait un crochet par Lima. L'origine de cette fondation est à peu près contemporaine de celle de Quito. La demande en avait été faite dès 1869 par les Dames de Saint-Vincent de Paul, de Lima, et les négociations conduites entre la maison-mère d'Angers et Mgr Joseph Roca, prélat domestique. C'est au monastère de Montréal qu'échut l'honneur

(Rose Mercier). Avec elles partirent pour Quito : Sœur M. de Saint-Philippe (Séraphine Giard) et Sœur M. de Saint-Édouard (Louise Doucet).

de cette nouvelle entreprise. Elle fut confiée à sept petites Canadiennes françaises : Marie de Sainte-Domitille (MALVINA LAROSE), M. de Saint-Raphael (CLÉMENTINE DE GONZAGUE), M. de Saint-Zotique (LUMINA GADBOIS), M. de Saint-Gabriel (VITALINE CHAMPOUX), M. de Saint-Paul (SOPHIE GERVAIS), M. de Sainte-Léocadie (PAMÉLA THIBAULT), M. de Saint-Alexis (MARIE-AURÉLIE ROBIDOUX). La plus âgée comptait 27 ans. Parties de Montréal le 11 août 1871, sous la conduite de M. l'abbé DUMESNIL, de Saint-Hyacinthe, elles arrivèrent à destination le 1er septembre. C'était un heureux début. La nouvelle mission prit un si rapide développement que, six mois plus tard, la maison-mère lui envoyait deux nouvelles recrues : Sœur M. de Sainte-Eugénie (ÉLIZABETH JETTÉ), nommée prieure de la mission, et Sœur M. de Saint-Valère (PHILOMÈNE BLAIS). D'autres renforts vinrent de temps à autre combler les vides et pourvoir aux besoins pressants de la mission.

A la première fondation, qui comprend les œuvres usuelles de la communauté : refuge, préservation, etc., sont venues s'ajouter successivement, à Lima, une école gratuite pour les petites vagabondes, un pensionnat-

externat pour jeunes filles (1891), un atelier, un ouvroir (1898); puis, à Magdalena del Mar (1916), un autre pensionnat-externat.

Du Pérou, nos missionnaires ont pénétré en Bolivie : à La Paz, en 1892, et à Sucre en 1913.

Les quatre maisons du Pérou et les deux de Bolivie, forment aujourd'hui une province séparée. La supérieure provinciale, Mère M. de Sainte-Cécile (CRÉPEAU), est Canadienne ainsi que son assistante, Sœur M. de Saint-Zotique (GADBOIS). Sont également Canadiennes : la directrice du pensionnat de Lima, Sœur M. Agnès de Jésus (DE SERRES), la supérieure de l'ouvroir, Mère M. de Saint-Eugène (BRISSETTE), les supérieures de Magdalena del Mar, Sœur M. Thérèse de l'Enfant-Jésus (DEROUIN), et de La Paz, Mère M. de Saint-Jean-Damascène (DELAND), ainsi que l'assistante de Sucre, Sœur M. du Saint-Sacrement (LASNIER).

De 1871 à 1916, quarante religieuses canadiennes-françaises sont parties de Montréal pour les missions du Pérou. La communauté s'est aussi recrutée dans le pays. Elle compte aujourd'hui 111 religieuses professes et pourvoit à la réfection morale ou à la préservation de plusieurs centaines de péniten-

tes, réfugiées, etc., et à l'éducation de plus de 600 enfants.

Colombie (1908)

Les provinces de France et des États-Unis avaient établi deux maisons en ce pays, l'une à Bogota (1890) et l'autre à Medellin (1899). Elles étaient sur le point de périr, faute de ressources, lorsque le BON-PASTEUR de Montréal, à la demande de la maison-mère d'Angers, décida de s'en charger. Onze religieuses canadiennes s'y rendirent successivement.[1] C'était la troisième trouée à travers les Andes. Nos missionnaires réussirent si bien là où d'autres avaient échoué, qu'après avoir consolidé les deux maisons défaillantes, elles en fondèrent deux autres. Ces quatre maisons — deux à Bogota et deux à Medellin — forment aujourd'hui une province séparée, sous la direction de deux Canadiennes, Mère M. de Saint-Marc (CONNOLLY), provinciale, et Sœur M. de l'Enfant-Jésus (CREVIER). La supérieure de la principale maison de Medellin, Mère M. de Sainte-Léontine (DUMONTET), et son assis-

[1] Les deux premières partirent de Montréal en 1908 : c'étaient les Sœurs M. de Sainte-Léontine (DUMONTET), aujourd'hui supérieure à Medellin, et M. de Saint-Augustin (NADEAU).

tante, Sœur M. de Sainte-Rose-de-Lima (BROSSEAU), sont également Canadiennes.

La province compte aujourd'hui 74 religieuses professes, 435 détenues, pénitentes, préservées, etc.

Nicaragua (1913)

Enfin, en août 1913, des religieuses canadiennes du Pérou, remontant vers le nord, à Léon, dans le Nicaragua, prenaient charge d'une prison et fondaient un asile de repenties.[1]

* * *

Voici donc, pour ces quatre pays, 13 fondations canadiennes, par lesquelles ont passé 70 religieuses canadiennes, dont 67 canadiennes-françaises et trois de descendance anglaise ou irlandaise mais françaises d'éducation.

L'ensemble des fondations du BON-PASTEUR de Montréal en Amérique latine compte aujourd'hui 13 maisons, 242 religieuses et environ deux mille personnes assistées.

[1] Au moment de mettre sous presse, je reçois — trop tard, malheureusement, pour pouvoir les utiliser — des détails fort intéressants sur cette mission, l'une des plus dures de la communauté, à cause du climat chaud et malsain. La supérieure, Mère Marie du Bx Jean-Eudes (MANSEAU), l'une des fondatrices de Guaranda (Équateur) en 1887, y mourut à la peine, peu de temps après la fondation.

Missions d'Afrique[1] — Pères Blancs

En 1886, un jeune prêtre canadien, d'origine anglaise par son ascendance paternelle, mais bien francisé, M. l'abbé JOHN FORBES, entrait au noviciat des MISSIONNAIRES D'AFRIQUE, généralement connus sous le nom familier de *Pères Blancs*. C'est aujourd'hui MONSEIGNEUR FORBES, coadjuteur du Vicaire apostolique de l'Ouganda, au cœur de l'Afrique équatoriale.[2]

Cette héroïque communauté doit sa fondation, on le sait, à l'illustre Cardinal LAVIGERIE. Elle date de 1868. La maison-mère et le noviciat sont à Alger, à la MAISON-CARRÉE, fameuse dans l'histoire des missions africaines.

Longtemps la société se recruta presque exclusivement en France, puis en Belgique, en Hollande et en Allemagne. Mais, vers la fin du dernier siècle, l'expansion démesurée de la puissance britannique du Cap au Caire

[1] Ces missions n'entrent pas, à vrai dire, dans le cadre de cette étude. Elles relèvent directement de communautés bien françaises qui n'ont encore, au Canada, que de simples postulats; mais le recrutement considérable qu'elles ont opéré dans la province de Québec m'a permis de croire que je pouvais, sans empiéter indûment sur la gloire des missions françaises, leur consacrer une courte mention.

[2] Mgr Forbes est le frère de S. G. Mgr l'évêque de Joliette.

fit sentir le besoin de recruter des sujets de langue anglaise. Or, il faut bien le reconnaître, les catholiques de nationalité britannique ou américaine fournissent peu de recrues pour les missions lointaines. On songea au Canada. Un *postulat* fut ouvert à Québec, en 1901. Détail caractéristique : la totalité des recrues opérées jusqu'ici se compose de Canadiens français. En dix-huit ans, le Canada français a fourni 34 missionnaires au continent africain. Deux de ces apôtres sont morts. Les autres sont aujourd'hui à l'œuvre : dans l'Afrique-du-Nord (française), 4 sur 65; dans le Sahara et le Soudan français, 5 sur 39; dans l'Ouganda, 18 sur 100; dans le Nyassa, 5 sur 26; soit 32 Canadiens sur un chiffre total de 230 missionnaires.[1]

Enfin, 12 novices en formation à Carthage et à Alger, et 7 postulants, actuellement à Québec, portent à 52 le nombre des Canadiens entrés depuis dix-huit ans (sauf Mgr Forbes, qui compte 32 années de ministère apostolique) dans cette admirable société. Le nombre total des prêtres missionnaires en activité

[1] Le R. P. MARSAN, actuellement au Canada, a passé sept années dans les missions du Bangouéolo (Rhodésie du Nord.) Il s'ennuie de ses nègres !

est de 484, auxquels s'ajoutent environ 250 frères convers.[1]

Sœurs Missionnaires de N.D. d'Afrique

En même temps qu'il fondait sa société de prêtres missionnaires, le Cardinal LAVIGERIE établissait une communauté similaire pour les femmes. Comme tous les évêques missionnaires, le grand apôtre de l'Afrique savait que l'apostolat des femmes est aussi nécessaire, dans son genre, que celui des hommes.

Guidés par la même pensée, les fondateurs du postulat de Québec établirent, en 1901, une maison canadienne de recrutement pour les SŒURS MISSIONNAIRES DE NOTRE-DAME D'AFRIQUE. Cette maison est aujourd'hui à Lévis. Son succès n'a pas été moindre que celui du postulat des prêtres. Ses recrues, en dix-huit ans, s'élèvent à 56, toutes canadiennes-françaises, dont 54 sont aujourd'hui vivantes sur un nombre global de 600 religieuses qui composent la communauté.

[1] Ces chiffres sont empruntés, en partie, à *l'État des missions des Pères Blancs*, paru dans la revue des *Missions d'Afrique des Pères Blancs*, livraison de mars-avril 1918, et complétés par des renseignements reçus du postulat de Québec.

De ces missionnaires canadiennes, 10 sont actuellement (octobre 1918) à la *Maison Saint-Charles*, près d'Alger, noviciat et centre principal des œuvres de la communauté; 11 sont réparties entre diverses missions d'Algérie; 9 sont en Tunisie; 6, dans l'Ouganda; 1, à Mombasa; 2 au pays des Kikuyus, dans l'Afrique anglaise orientale; 1 à Ukéréwé, île du lac Victoria-Nyanza; 3 dans le Ruanda; 1 à l'extrémité sud du Nyassa, à Moua, où l'une des deux disparues a donné sa vie (l'autre repose à Guelma, en Tunisie). Enfin, 5 ont été appelées à soigner les blessés dans les hôpitaux militaires, en France. En voici donc cinquante — un douzième du personnel total de la communauté — dont la vie et les œuvres témoignent assez hautement de l'esprit d'apostolat du Canada français. [1]

J'aurais voulu citer quelques passages de la correspondance de ces nobles missionnaires d'Afrique, hommes et femmes; mais il est temps de parler de la plus récente de nos

[1] Ces détails sont empruntés à une brève mais charmante revue des œuvres de missions auxquelles les religieuses canadiennes de la communauté étaient attachées, l'an dernier. Elle a paru dans le *Bulletin des Sœurs Missionnaires de N. D. d'Afrique*, publié à Lévis, livraison d'octobre 1918.

fondations apostoliques, de la modeste communauté qui m'a fourni l'occasion de rappeler l'œuvre féconde de ses devancières.

V

SOEURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

(1902)

En 1902, trois pieuses femmes jetaient les bases d'une communauté destinée aux missions étrangères. Dans cette audacieuse entreprise, qui s'abritait discrètement sous le nom d'*École apostolique*, les fondatrices étaient assistées des conseils d'un prêtre de Montréal, jeune encore, que personne ne soupçonnait de préoccupations de cette nature. [1] Deux ans plus tard, il tombait foudroyé en pleine maturité, avant d'avoir pu compléter son œuvre de prédilection. Monseigneur l'archevêque de Montréal était alors en route pour Rome. Avant son départ, l'abbé Bourassa lui avait confié ses projets et ses espérances. Je ne crois pas violer une confidence d'outre-tombe en disant que Monseigneur était perplexe. C'est un trait caractéristique des opérations de la Providence, que cette hésitation des autorités de l'Église

[1] M. l'abbé Gustave Bourassa, alors secrétaire de l'Université Laval, plus tard curé de Saint-Louis-de-France, mort le 20 novembre 1904.

à l'heure de la naissance des œuvres les plus fécondes. Dans une page intime et d'autant plus émouvante, MGR BOURGET a raconté les angoisses de son âme de père et d'évêque à l'heure où il donna la sanction définitive à la plus glorieuse peut-être de ses œuvres, la fondation de la Communauté des Sœurs de la Providence. Comme tous les vrais évêques, MGR BRUCHÉSI eut recours aux lumières de l'autorité suprême. Il soumit le projet au Souverain Pontife et lui fit part de ses hésitations. Le Saint Père PIE X réfléchit un moment. « Fondez, Monseigneur », se borna-t-il à répondre; puis, avec cette expression de douceur lumineuse, voilée de tristesse résignée, qui donnait à sa physionomie un si extraordinaire reflet de l'au-delà, il ajouta : « Toutes les bénédictions du ciel descendront sur le nouvel institut ». De ce jour, Monseigneur l'archevêque devint le père tendre et vigilant de la jeune communauté, baptisée par le Pape lui-même, le 7 décembre 1904, sous son vocable définitif de SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE CONCEPTION. C'est la première communauté canadienne exclusivement consacrée aux missions étrangères.

Il a grandi vite ce dernier rejeton de la sève apostolique de la Nouvelle-France. A peine ébauchée en 1902, organisée en 1904, la communauté compte déjà cinq maisons — deux au Canada, trois en Chine — une quinzaine d'œuvres et 88 religieuses (61 professes, 18 novices, 9 postulantes), dont 84 Canadiennes françaises. De ce nombre, dix-sept sont rendues en Chine et trois au ciel, dont l'une des fondatrices, Mère Marie de Saint-Gustave (JOSÉPHINE MONTMARQUET, de Montréal.)

Au noviciat, transporté à Nominingue en 1915, huit professes et douze novices se préparent à leur formidable apostolat.[1]

A la maison-mère d'Outremont, qui abrite actuellement 30 religieuses professes, 6 novices, 9 postulantes et une vierge chinoise, une académie réunit chaque jour quatre-vingts jeunes élèves; c'est, avec l'Œuvre des Tabernacles, qui comprend un atelier d'ornements d'église, l'unique œuvre de rapport de la communauté. Douze des religieuses dirigent chaque dimanche, à l'école du Plateau, des cours d'instruction religieuse et de langues pour les Chinois adultes.

[1] Un postulat doit s'ouvrir bientôt à Rimouski.

Détail intéressant, ces cours sont donnés gratuitement par des institutrices et des instituteurs volontaires dont la majorité sont des collégiens de Sainte-Marie et de Saint-Sulpice. Voilà, je pense, des jeunes gens qui savent observer le jour du Seigneur ! Cette année, 125 Chinois adultes suivent ces cours. Deux des religieuses font régulièrement l'école à une vingtaine d'enfants chinois, rue Saint-Georges.[1] Enfin, les bonnes Sœurs d'Outremont s'intéressent à tous les besoins de 200 Chinois catholiques et préparent au baptême 78 catéchumènes, qui viendront s'ajouter aux 65 qu'elles ont instruits et fait baptiser. Cette année, de concert avec M. l'abbé CAILLÉ, desservant de la colonie chinoise de Montréal, elles ont ouvert un petit hôpital pour les Chinois. Plusieurs malades y ont déjà passé. Au cours de l'épidémie, du 1er octobre au 9 novembre, elles ont visité et secouru 395 Chinois malades. Indépendamment des secours spirituels et matériels portés à ces pauvres Chinois, si étrangers parmi nous, toutes ces œuvres constituent un véritable noviciat externe pour les missions. Les futures mis-

[1] Maintenant, rue Lagauchetière, 153.

sionnaires prennent contact avec la catégorie d'êtres humains qu'elles retrouveront là-bas.

Il y a deux ans, Mgr l'archevêque de Montréal a confié aux Sœurs de l'Immaculée Conception la tâche de réorganiser dans toutes les paroisses de son diocèse, sous la direction de M. le chanoine MOUSSEAU, l'œuvre de la *Sainte-Enfance.* Grâce au concours des curés et des communautés religieuses, cette œuvre si touchante, qui permet aux tout petits de participer à l'apostolat des missions, est en pleine renaissance. Tout récemment, Monseigneur l'archevêque les a chargées de promouvoir, sous la même direction, l'œuvre non moins apostolique de la *Propagation de la Foi.*

Mais c'est en Chine que je veux maintenant vous les montrer à la tâche.

Les premières à partir, six, quittèrent Montréal le 8 septembre 1909 et parvinrent à Canton le 7 octobre.[1] Dès leur arrivée, elles prirent charge, en plein cœur de la grande ville chinoise, d'une crèche de la Sainte Enfance, d'où 1500 à 2000 pauvres petits nouveau-nés, ou plutôt nouvelles-nées,

[1] Une jolie plaquette, copieusement illustrée, raconte le départ des missionnaires, leur voyage et les débuts de leur séjour à Canton. En vente à la maison-mère, 314, Chemin Sainte-Catherine, Outremont. Prix : 25 sous.

vouées chaque année à la mort par la barbare indifférence des parents, ont le bonheur de partir pour le ciel avec le sceau du salut. Un orphelinat recueille celles qui sont viables. Il renferme aujourd'hui 80 orphelines sauvées de la mort par nos petites sœurs canadiennes. Un asile abrite 24 aveugles, idiotes ou infirmes, auxquelles il faut ajouter 25 vieilles femmes. Un atelier donne du travail à 63 ouvrières. Une école pour les pauvres rassemble 130 fillettes; cette école porte le joli nom de *Shu Tak : Pépinière de la vertu.* L'Académie du Saint-Esprit fournit une instruction plus recherchée à 56 jeunes filles chinoises ou étrangères. C'est la première école catholique ouverte à Canton pour jeunes filles. Enfin, un noviciat de vierges chinoises vient compléter cette ruche d'œuvres apostoliques. Ces jeunes chrétiennes actuellement au nombre de 36 se destinent, elles aussi, à l'apostolat actif, et particulièrement aux fonctions de catéchistes que SAINT FRANÇOIS XAVIER prisait au point de leur donner la préférence sur le travail des missionnaires européens, lorsque ceux-ci n'avaient pas la compétence et l'expérience nécessaires.

A ces tâches multiples, dix de nos vaillantes missionnaires suffisent, aidées de celles des

vierges chinoises qui ne vont pas en mission de catéchisme.

La bonne tenue de la crèche de Canton a si vivement frappé les autorités civiles, qu'en 1916 elles ont confié à nos petites sœurs la direction d'une crèche de l'État, à Tong Shang. Là, trois religieuses reçoivent les trois à quatre mille petites mourantes qu'on leur apporte chaque année. Elles les baptisent toutes et en réchappent ce qu'elles peuvent.

Mais tout cela, c'est le pain blanc de nos petites sœurs. Elles ont voulu mordre au pain le plus noir et le plus repoussant.

L'œuvre des lépreux

Dès le premier de l'an qui suivit leur arrivée à Canton (1er janvier 1910), la supérieure, Sœur Marie de Lourdes, écrivait à la Mère générale : « Aux portes de la ville est situé « un hôpital renfermant sept cents lépreux « sous la seule garde d'un saint prêtre qui « leur consacre sa vie. Si nous avions des « sujets en nombre suffisant, ce serait là « pour notre institut un beau champ d'ac- « tion, n'est-ce pas ? »[1]

[1] Ce héros de la charité était un prêtre américain, le Père Conrardy, qui, après avoir partagé, quatorze années durant, les labeurs du Père Damien à Molokaï, était allé fonder le lazaret de Shek Lung avec les aumônes recueillies par lui au Canada et aux États-Unis.

Ce qu'elles voulaient pour leurs étrennes, les petites sœurs, c'était de soigner les lépreux, c'est-à-dire la mort presque certaine, tôt ou tard, et la mort la plus horrible, la lente dévoration de la tombe sur le corps vivant ! On retrouve bien là l'écho de la parole de cette Sœur Grise, réclamant l'expédition au pays des Esquimaux : « Çà, c'est du missionnaire ! » Dans le cœur de la missionnaire du Nord et dans l'âme de la missionnaire du Sud, c'est la même voix qui parle, le même appel au sacrifice, à la souffrance, à l'immolation. « Seigneur, ne me délivrez de mes souffrances que pour m'en envoyer de plus grandes encore pour votre amour », disait SAINT FRANÇOIS XAVIER, patron et modèle des missionnaires de tous les temps et de tous les pays. « *Ou souffrir, ou mourir* », s'écriait SAINTE THÉRÈSE dans les élans de son amour sans bornes pour Dieu et les âmes. *Ou souffrir, ou mourir*, vont répétant de par le monde les apôtres du Christ et ses témoins. Et ils souffrent d'indicibles souffrances, et ils meurent, de morts atroces, pour l'amour du Christ et des âmes, pour l'expiation des péchés du monde, péchés d'orgueil, péchés de la chair, péchés d'égoïsme, pour mes péchés, pour vos péchés.

Dieu juste et bon, que nous sommes de tristes êtres de sensualité et d'insuffisance morale, à côté de ces héros de la Croix !

Le vœu sublime de la petite sœur ne tarda pas à se réaliser. En 1912, l'évêque de Canton, MGR MÉREL, écrivait à Mgr l'archevêque de Montréal et sollicitait, pour le soin des lépreux, le concours des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception. « Elles sont en train d'opérer des prodiges de conversion parmi les femmes mandchoues », disait, en passant, le vénérable prélat. [1]

Écoutez l'accueil fait à la demande de l'évêque missionnaire. C'est Monseigneur l'archevêque lui-même qui en fait le récit, dans sa réponse à Mgr Mérel :

« Je suis allé voir nos chères Sœurs de « l'Immaculée-Conception. Elles connais« saient votre désir, elles m'attendaient. « Elles étaient quarante environ : professes, « novices et postulantes. Mes enfants, leur « dis-je, on vous propose une œuvre nouvelle

[1] Cette lettre et la réponse de Mgr l'archevêque de Montréal sont reproduites dans une brochurette qui relate les débuts de la Léproserie et les désastres qui l'ont frappée : *Une œuvre canadienne d'apostolat catholique en Orient* (1918). On peut également se procurer cette plaquette à la maison-mère, 314, Chemin Sainte-Catherine, Outremont. Prix 5 sous.

« en Chine, une œuvre d'abnégation et de « sacrifice, mais belle, glorieuse comme la « charité même que notre divin Maître a « prêchée et pratiquée : c'est l'œuvre des « pauvres femmes lépreuses. L'acceptez-« vous ? Que celles d'entre vous qui se sen-« tent prêtes à partir pour s'y dévouer se « lèvent. Monseigneur, les quarante se le-« vèrent à la fois.[1] C'est donc une chose « décidée et j'en suis heureux. Votre lépro-« serie sera sous les soins de nos religieuses « de Montréal; ce sera, j'en suis sûr, pour « votre diocèse, une source de bénédictions « et de grâces. »

Et pour vous aussi, Monseigneur, et pour nous, espérons-le, pourvu que nous sachions comprendre comme vous l'immense fécondité du sacrifice de ces femmes de Dieu, pourvu aussi que nous ayons le simple bon sens de nous y associer par nos prières et nos aumônes.

Quatre religieuses de Montréal, auxquelles se joignit l'une des sœurs de Canton, allèrent, l'année suivante, prendre possession de leurs

[1] C'est l'exacte répétition de ce qui s'est passé à l'Hôpital-Général, en 1844, lorsque Mgr Provencher, accompagné de Mgr Bourget, demanda aux Sœurs Grises les premières missionnaires de la Rivière Rouge.

chères lépreuses, sur une île déserte, en face de Shek Lung, à quelque distance de Canton. Elles mirent leur nouvelle fondation sous la protection de saint Paul, patron de Mgr l'archevêque de Montréal. Elles ont une façon de penser à tout et à tous, ces petites sœurs !

Dans l'émouvante brochurette d'où ces citations sont extraites, on trouvera le récit, poignant dans son éloquence qui s'ignore, de l'arrivée des premières malades, tout affolées à la pensée du sort qui les attendait. Sans doute, elles savaient de quelle expéditive façon les autorités civiles s'étaient débarrassées, l'année précédente, d'une autre colonie de lépreux. Mais écoutez la douce voix chrétienne qui s'élève : « Gagner à force d'attentions et de soins le cœur de nos malades, tel doit être en ce moment notre principal souci », écrit la petite sœur canadienne, sans songer un instant qu'elle vient de donner la plus sublime et la plus complète définition de la charité catholique. *Gagner les cœurs*, voilà ce que ni la science, ni la richesse, mises au service de la philanthropie athée, ou même de la bienfaisance protestante, n'ont jamais su faire.

Depuis 1913, le nombre des patientes à Shek Lung a doublé. Insatiables de sacrifice, les petites sœurs ont accepté d'aller, deux fois la semaine, panser les 400 lépreux de la colonie des hommes, sur une île voisine.

Le monde, un jour, a fait trêve à ses vains soucis de jouissance et de cupidité pour rendre un juste tribut d'admiration à l'héroïque Père Damien, mort au service des lépreux à Molokaï. Ne trouvez-vous pas que nos petites religieuses d'Outremont sont les dignes filles de ce martyr de la charité chrétienne ?

Dans son insondable miséricorde, Dieu a jugé nécessaire d'ajouter à leurs sacrifices, déjà si lourds, le poids d'épreuves extraordinaires. En juin dernier, une crue anormale des eaux vint mettre toute la colonie lépreuse à deux doigts de la mort. Depuis, deux autres inondations ont encore menacé de tout engloutir. Écoutez l'accent à la fois triste et confiant de la dernière lettre reçue à Outremont :

« Une troisième inondation nous a gardées « dans l'eau tout le mois d'août, c'est-à-dire « que nous avons passé l'été dans l'eau. « Les communications sont devenues dif- « ficiles, les voies ayant été brisées par le

« travail de l'eau qui minait le terrain. Les « pertes de vies, de villes, de barques sont « considérables. Un typhon épouvantable, « qui a duré vingt-quatre heures, a fait « d'énormes ravages. Nos sœurs de Canton « ont eu des dégâts dans leur couvent et « leur jardin, et nous, exposées à être perdues « au milieu des flots sans aucun secours « humain (pas une barque n'ayant pu sou- « tenir la fureur des vents), nous nous sen- « tions si bien les protégées du bon Maître, « que nous n'avons pas eu un instant d'an- « goisse sur notre sort. A un moment où « la tempête était des plus violentes, le Père, « de sa maison, nous a donné l'absolution; « il nous croyait perdues, mais pas une de « nos maisons n'a été ébranlée. Nos pau- « vres malades ont eu bien peur. Tout est « calme maintenant. »

Ces coups redoublés du malheur ont vaincu les discrètes répugnances des pauvres petites sœurs. Dépourvues de toutes ressources, elles se décident à solliciter du public les secours absolument nécessaires pour sauver la plus héroïque de leurs œuvres. Leur fermerons-nous nos cœurs et nos bourses ?

Ici, je me tais, ma voix de pécheur est encore trop chargée des accents du monde

pour éveiller dans vos âmes le sens des surnaturelles solidarités qui fécondent et sanctifient l'aumône apostolique. Écoutez l'appel presque impérieux de la vierge chrétienne; non contente de donner à Dieu, aux âmes, aux souffrances d'autrui, sa jeunesse, sa santé, son intelligence, son cœur, sa vie tout entière, elle veut encore nous associer, pour notre bien, à son immolation.

« Mères chrétiennes, qui avez un si grand « désir d'appeler la bénédiction de Dieu sur « vos berceaux, nos Sœurs Missionnaires de « l'Immaculée-Conception vous en offrent « un moyen assuré. Donnez à Dieu l'âme « d'un pauvre petit être, lépreux dès sa nais- « sance, en lui procurant la grâce du baptême, « et vous assurerez le sacrement régénérateur « pour l'enfant que le Seigneur vous donnera « bientôt.

« Vous êtes justement préoccupées de la « première communion de votre fils ou de « votre fillette, vous qui croyez que de cet « acte si solennel peuvent dépendre sa vie « entière et son éternité. Voulez-vous en « assurer le succès et en perpétuer les heureux « résultats? Donnez à Jésus l'âme d'une « première communiante lépreuse : âme pour « âme... Il exaucera vos prières.

« Vous tremblez pour votre fille égarée au « milieu des folles joies du monde, ou pour « votre fils exposé, en ces jours de guerre, à « la corruption des camps, et vous implorez « leur salut ? Donnez à Dieu l'âme d'une « jeune lépreuse : âme pour âme... Il sau- « vera votre enfant.

« Vous êtes inquiète sur le sort d'une âme « qui a quitté la terre, vous voudriez hâter « sa délivrance Donnez au Sauveur l'âme « d'une lépreuse mourante : âme pour âme... « et le Ciel s'ouvrira pour celle que vous « chérissez.

« Enfin, votre cœur est plongé dans une « tristesse accablante; malgré les grâces « reçues de Dieu, malgré les gages multiples « de sa miséricorde, vous tremblez encore « pour votre salut. Mais qui sauve une âme « rachète la sienne ! Donnez à Dieu le « cœur d'une malheureuse lépreuse : don pour « don, cœur pour cœur, âme pour âme, et « votre salut est assuré. »

VI

LE SOUTIEN DES MISSIONS EST UN DEVOIR SOCIAL

Missionnaires et féministes

Peut-être y a-t-il parmi nous de braves gens, croyants — je ne m'adresse qu'aux croyants — mais trop positifs pour saisir tout ce qu'il y a de *pratique* dans ce dogme admirable de la réversibilité des mérites, pour comprendre la sublime équité de cet échange de bons procédés entre Dieu et l'homme. A ceux-là présentons un autre aspect de la question. Ils ne contestent pas, je présume, la haute utilité religieuse, sociale, économique, même physiologique, des vocations religieuses et des œuvres apostoliques. S'il est une institution humaine capable de sauver le monde des honteuses folies et du bouleversement social que lui prépare le féminisme, ce sont les communautés de femmes et leurs œuvres. Pour que le remède soit efficace, il faut ouvrir une issue à toutes les vocations particulières, un champ d'action aux aspirations les plus diverses de l'âme féminine, assoiffée de tous les dévouements.

Chez nous comme ailleurs, il y a des femmes qui aspirent à soulager les misères les plus repoussantes de l'humanité et qu'attirent invinciblement les lointaines randonnées de la charité apostolique. C'est notre devoir de favoriser leurs ardentes aspirations.

Mais, objecteront quelques-uns, cette soif de dévouement ne pourrait-elle s'étancher à des sources plus rapprochées? N'y a-t-il pas assez de misères à soulager chez nous et autour de nous? Pourquoi ces fondations lointaines qui privent notre pays de précieux concours et drainent au profit de l'étranger une partie de nos ressources?

En vérité, l'objection détonnerait étrangement à une époque et dans un pays où l'on nous prêche sur tous les tons le dogme de la solidarité internationale, où l'on tient pour crime de lèse-humanité de mettre le devoir et l'intérêt national au-dessus des exigences d'alliances accidentelles et précaires, conclues et maintenues pour des fins purement matérielles.

Comment? Nous avons trouvé juste et bon de sacrifier des milliers de vies humaines, recrutées de gré ou de force dans les rangs de notre jeunesse la plus saine et la plus robuste; nous avons allègrement dépensé

des milliards pour activer la tuerie humaine; nous avons assumé un fardeau qui va continuer de peser sur maintes générations et qui entraînera vraisemblablement la perte de notre indépendance nationale; ces sacrifices extraordinaires, nous les avons consentis afin de prendre part à une querelle surgie des cupidités rivales de quelques nations de proie, ou, si vous voulez, pour assurer le triomphe d'un certain type de société politique sur un autre : — et nous hésiterions à sacrifier une obole pour permettre à quelques prêtres canadiens de porter la parole de Dieu aux nations plongées dans le bourbier du paganisme, à quelques religieuses canadiennes d'aller panser les plaies et « gagner les cœurs » des populations les plus abandonnées du monde !

Loin de moi le dessein de laisser pénétrer ici le moindre écho des conflits d'opinions engendrées par la guerre; mais, assurément, aucun Canadien français catholique, à quelque école politique qu'il appartienne, ne songera à s'offusquer si j'affirme que le devoir d'aider à la propagation de la vraie foi et de soulager les pires misères morales et physiques de l'humanité, prime l'obligation d'assurer le triomphe de la démocratie.

Du reste, les gens *pratiques* peuvent se rassurer : jamais la milice des missionnaires de l'Évangile et des soigneuses de lépreux ne nous coûtera en dix ans ce que l'armée de la démocratie nous a coûté en un jour.

Solidarité chrétienne et socialisme international

Ce devoir de solidarité mondiale dans les œuvres de la foi et de la charité chrétienne, il devient plus urgent que jamais de le rappeler, à une époque où la confusion générale des idées menace de renverser tout l'ordre des obligations morales et sociales. Dans le conflit qui s'annonce universel et d'une extraordinaire violence entre l'internationalisme anarchique, sans foi ni loi, et l'égoïsme accapareur des nations conquérantes, le catholicisme peut seul apporter une utile intervention, rétablir l'ordre mondial et ménager un véritable accord entre les peuples. « La seule internationale qui tienne, c'est encore le catholicisme, » a écrit un écrivain français d'un rare bon sens, M. Charles Maurras, à qui Dieu, espérons-le, fera un jour la grâce de consacrer le talent par la foi. C'est vrai dans l'ordre des idées, c'est également vrai dans l'ordre des faits. Trop

de catholiques l'ont malheureusement oublié, durant cette guerre effroyable où toutes les passions, les plus généreuses comme les plus ignobles, semblent avoir obscurci les intelligences et perverti les volontés. Mais, par la miséricorde de Dieu, la vraie charité et la solidarité catholique ont trouvé leur refuge dans ces admirables communautés d'hommes et de femmes, où Français et Allemands, Anglais et Autrichiens, ont continué de vivre en commun et de prier ensemble le Dieu créateur et rédempteur de tous les hommes, et de dispenser à tous les peuples les trésors de la charité qui ne fait aucune distinction entre les races et les nations, entre les vainqueurs et les vaincus, entre les maîtres et les esclaves.

Dette du Canada français envers l'Eglise

Cette œuvre de réconciliation, ce devoir d'apostolat et de charité, ils s'imposent aux catholiques de tous les pays, mais à nous, Canadiens français, plus encore peut-être qu'à tous les autres peuples.

Fille de la France chrétienne et apostolique, notre nationalité a pris naissance dans une admirable poussée d'apostolat. Nous n'avons pas le droit de laisser en friche le patri-

moine de foi et de charité expansive que les fondateurs de la Nouvelle-France nous ont légué.

Dès l'instant de la naissance du Canada français, et jusqu'à nos jours, l'Église catholique, apostolique et romaine nous a protégés avec un soin et une vigilance qui ne se sont jamais démentis. Le choix des premiers colons, des femmes surtout, s'est fait avec un extraordinaire souci de la foi et de la morale. De là ces vertus familiales qui nous ont préservés à travers tant d'épreuves; de là, ces nombreuses vocations religieuses que l'ambiance matérialiste et jouisseuse de notre époque n'a pas encore réussi à tarir; de là, en un mot, ce qu'on a justement appelé « le miracle de la survivance canadienne ». Ce n'est pas à nos hommes d'État ou de guerre que nous devons notre salut, non plus qu'aux combinaisons savantes de la politique : c'est à Dieu, à Dieu seul, à l'Église de Dieu, aux œuvres de Dieu, aux hommes et aux femmes de Dieu, qui ont prié, souffert, catéchisé, prêché, secouru les pauvres, soigné les malades.

Noblesse oblige, dit un vieux proverbe; oui, et plus encore que la noblesse des origines, la noblesse issue des munificences de Dieu.

Comme la France d'autrefois, nous devons porter aux autres peuples la surabondance des grâces de choix que Dieu nous a prodiguées.

Une politique à la fois cruelle et bête, comme toutes les œuvres de Satan, s'acharne à tarir en France la source des œuvres apostoliques. Cette politique infernale n'a pas réussi à éteindre la soif d'apostolat qui fait encore la gloire la plus pure et la plus solide de cette héroïque nation; mais elle gagne du terrain. La guerre, aggravée par la criminelle application des lois militaires au clergé régulier et séculier, a décimé les rangs des missionnaires du Dieu de paix. A nous de fournir de nouvelles recrues à l'armée de Dieu; à nous de prolonger dans le monde l'action de ces admirables communautés françaises qui ont tant fait pour nous, alors que tout le reste de la France nous avait oubliés.

Il y a dans cet apostolat plus qu'un devoir de charité catholique et internationale; il y a aussi une expiation nécessaire et un utile préservatif contre les justes vengeances de Dieu.

Le scandale des gentils

Vous êtes-vous parfois posé cette angoissante question : Pourquoi le catholicisme a-t-il fait si peu de progrès chez les nations païennes? Pourquoi le sang de tant de martyrs est-il resté stérile? Pourquoi la parole de Dieu, portée jusqu'aux confins de la terre par des milliers de missionnaires, a-t-elle éveillé si peu d'écho dans le cœur et l'esprit des infidèles?

La réponse est facile : c'est que les nations chrétiennes ont abominablement trahi leur mission providentielle.

Dieu, ne l'oubliez pas, a voulu associer l'homme à l'œuvre de sa propre rédemption. Oui, Dieu a eu pour nous cette extraordinaire condescendance de nous faire ses collaborateurs, j'oserais presque dire ses fondés de pouvoir, dans l'exécution du traité, à la fois divin et humain, dont le sang du Christ a sanctionné l'inviolabilité. C'est aux hommes que Notre-Seigneur Jésus-Christ a confié la tâche d'établir et de gouverner l'Église, de répandre la bonne nouvelle, d'établir partout les maximes et les pratiques évangéliques. Sans doute, il a promis à son Église l'indéfectibilité de son dogme; mais

il n'a pas affranchi les chefs et les enfants de l'Église de la noble tâche d'en faire connaître la doctrine et pratiquer la morale. Or, la prédication la plus efficace, c'est celle de l'exemple.

Quel exemple les peuples chrétiens ont-ils donné aux nations païennes? De quelle manière les puissances séculières de la chrétienté ont-elles soutenu l'action des propagateurs de la foi en terre infidèle?

Lisez la vie de saint François Xavier et de tous les conquérants d'âmes, parcourez les annales des missions étrangères depuis quatre siècles; et vous trouverez écrite partout, en lettres de sang et de feu, cette effroyable vérité : les nations chrétiennes, la chrétienté tout entière est responsable de l'endurcissement des infidèles. C'est ce qu'on a si justement appelé le scandale des Gentils.

Scandale du schisme et de l'hérésie qui, en déchirant la robe sans couture de l'Église du Christ, a fait douter de l'unité surnaturelle de sa doctrine.

Scandale de la politique pis que païenne des nations dites chrétiennes, spoliant les peuples païens de leurs biens, de leurs territoires, de leur vie même, pour satisfaire les

cupidités du mercantilisme sans foi, sans cœur et sans âme.

Scandale de la diplomatie, démontrant aux païens que la ruse, le mensonge, le parjure et la violence sont les pratiques usuelles des nations qui se glorifient de la supériorité de leur civilisation, et qui laissent croire aux infidèles que cette civilisation est le fruit de la morale chrétienne.

Scandale plus subtil et plus pernicieux encore de la « protection » accordée par les gouvernements d'Europe aux missionnaires de l'Évangile; car cette « protection », maintenue et utilisée pour des fins purement politiques et mercantiles, fait voir les missionnaires du Christ, aux yeux des infidèles, comme de simples agents de pénétration d'une politique spoliatrice et accapareuse.

Scandale enfin de tous les vices, de toutes les perversions, de toutes les injustices, dont la plupart des « chrétiens » établis en pays païen pour les fins du commerce, de l'industrie ou de la politique, donnent l'exemple démoralisateur aux populations qui les entourent et les subissent en les haïssant. Ces semeurs de scandales, ces impudiques, ces spoliateurs, ces vendeurs d'opium, ces coupeurs de bourses, de provinces et de « sphères

d'influence », sont de même race, de même langue et, en apparence, de même religion que les prêtres qui enseignent aux spoliés, aux volés et aux violées, la supériorité de la morale chrétienne sur la morale païenne ! « Mais voyez donc ses fruits chez vos propres nationaux, » objectent en fait ou par leurs résistances tous ceux qui, là comme ailleurs, jugent l'arbre à ses fruits. Interrogez là-dessus les missionnaires de la Chine ou du Japon, des Indes ou de l'Afrique, et tous vous donneront, en substance, la réponse de l'un de nos évêques missionaires de l'Extrême Nord : « Le principal obstacle à la diffusion de l'Évangile, c'est la présence et l'exemple des blancs ! »

Expiation nécessaire

Et vous croyez qu'un tel scandale, qui dure depuis des siècles, qu'un tel crime contre la Rédemption du Christ et le droit au salut de milliers d'êtres humains va rester impuni, même en ce monde ?

Non, non, la justice de Dieu s'abattra tôt ou tard sur nous ou sur nos enfants; et elle sera d'autant plus terrible que le scandale aura duré plus longtemps.

Quelle forme prendra le châtiment, je n'en sais rien. Mais si l'histoire se répète — et l'histoire, à qui sait la lire, n'est autre chose que la manifestation des volontés de Dieu sur l'homme et par l'homme — si l'histoire se répète, la chrétienté actuelle subira le sort de l'Empire romain, christianisé mais, comme la société moderne, redevenu païen dans ses mœurs et ravagé par l'hérésie : les nations dites « barbares » lui passeront sur le corps et, après avoir exécuté la sentence divine, elles viendront chercher au cœur de l'Église la foi que les nations pseudo-chrétiennes ont empêché de pénétrer chez elles.

Quoi qu'il arrive, il n'est qu'une manière de désarmer la justice de Dieu et d'atténuer le châtiment : l'expiation, la prière et la réparation du scandale. C'est à cette tâche expiatoire et réparatrice que se dévouent les humbles filles qui nous font aujourd'hui l'honneur de vouloir nous associer à leur œuvre salutaire. Chaque petite Sœur qui s'en va vivre au service des lépreux, mourir peut-être de la lèpre, est une victime expiatoire. Elle est aussi un paratonnerre qui détourne une parcelle de la foudre qui s'amoncelle. Plus nous les aiderons, plus il en

partira pour la Chine, et plus Dieu ménagera notre pays au jour du châtiment.

Quand vous donnerez quelque chose de votre superflu, ou mieux encore de votre nécessaire, ne fût-ce que l'humble denier de la veuve, dites-vous bien que cette aumône sauvera peut-être la vie d'un fils de votre fils, l'honneur d'une fille de votre fille, le jour où passera sur notre continent le flot vengeur des Jaunes, qui couvrira le monde afin de faire goûter aux héritiers de la « civilisation européenne » les fruits de haine, de vengeance et de mort qu'elle a engendrés depuis quatre siècles chez les « barbares » d'Asie et d'Afrique.

TABLE DES MATIÈRES

—

MISSIONS des COMMUNAUTÉS CANADIENNES-FRANÇAISES ([illegible]) en Amérique du Nord (*en dehors du Québec*)

I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX
1	Sœurs Grises (Montréal),	C	1844	27	383	1,976	11,107	1,050†
		E	1855	10	168	1,401	4,970	400†
	Total :			37	551	3,377	16,077	1,450
2	Sœurs Grises (Ottawa),	C	1845	49	393	10,862	6,816	433
		E	1857	15	192	5,843	2,949	128
	Total :			64	585	16,705	9,765	561
3	Sœurs Grises (Saint-Hyacinthe),	C	1912	1	10	25	228	26
		E	1878	7	160	1,341	3,090	244
	Total :			8	170	1,366	3,318	270
4	Sœurs Grises (Québec),	C	1879	3	32	144	584	50†
		E	1890	3	67	896		
	Total :			6	99	1,040		
5	Sœurs Grises (Nicolet),	C	1893	3	27	91	409	40†
	Sœurs Grises (5 communautés)	C	1844	83	845	13,098	19,144	[illegible]
	" " (4 communautés)	E	1855	35	587	9,481	[illegible]	[illegible]
	" " *Grand total:*			118	[illegible]	[illegible]	30,153	2,371
6	Congrégation de Notre-Dame,	C	1841	31	228	9,099		
		E	1860	14	157	4,023		
	Total :			45	385	13,122		
7	Hospitalières de Saint-Joseph,	C	1847	7	236	373	3,000†	175
		E	1894	2	54		7,000†	345
	Total :			9	290	373	10,000	520
8	Providence,	C	1856	18	197	1,218	6,326	799
		E	1852	38	604	3,754	41,941	2,553
	Total :			56	801	4,972	48,267	3,352
9	Sainte-Croix,	C	1856	3	38	1,000		
		E	1881	21	236	8,510		
	Total :			24	274	9,510		
10	Sainte-Anne,	C	1858	12	141	1,489	2,840	250
		E	1866	22	283	9,640	842	100
	Total :			34	424	11,130	3,682	350
11	SS. NN. de Jésus et Marie,	C	1864	14	192	3,967		

			V	VI	VII	VIII	IX
Total :..........			24	424	11,139	3,682	330
11 SS. NN. de Jésus et Marie,........	C	1864	14	192	3,967		
	E	1859	52	810	12,179		
Total :..........			66	1,002	16,146		
12 *Jésus-Marie (Sillery)*,*..........	C	1915	2	15	430		
	E	1871	12	184	4,980		
Total :..........			14	199	5,410		
13 Bon-Pasteur (Montréal),*..........	C	1890	3	97	361		
14 Miséricorde,..........	C	1879	5	56	348	3,290	300†
	E	1887	6	86	525	6,624	600†
Total :..........			11	142	873	9,914	900
15 Bon-Pasteur (Québec),..........	E	1882	4	54	2,865		
16 Présentation de Marie,*..........	C	1902	5	50	728		
	E	1886	21	298	12,913		
Total :..........			26	348	13,641		
17 Ursulines (Trois-Rivières),..........	E	1888	5	55	2,475		
18 Petites Franciscaines de Marie,....	C	1911	1	5	80		
	E	1889	8	113	2,362	232	10†
Total :..........			9	118	2,442		
19 L'Assomption (Nicolet),..........	C	1891	9	85	1,650		
	E	1891	13	128	5,155		
Total :..........			22	213	6,805		
Total (17 communautés) :..........	C	1841	193	2,185	33,851	34,600	3,123
Total (17 communautés) :..........	E	1852	253	3,649	78,862	67,648	4,380
GRAND TOTAL (19 COMMUNAUTÉS) :			446	5,834	112,713	102,248	7,503

EXPLICATIONS

I Numéro d'ordre. (Voir explication, page 62).
II Nom abrégé ou populaire de la communauté.
III « C » missions dans les provinces anglaises et les régions encore sauvages du Canada;
« E » missions des États-Unis, sous la dépendance de la maison-mère ou provinciale du Canada.
IV Année de la première fondation en dehors du Québec. (La première fondation du *Bon-Pasteur* de Montréal (No 13), en Amérique du Sud, remonte à 1871. Voir page 127).
V Nombre actuel d'établissements en dehors du Québec.
VI Nombre actuel de religieuses professes stationnées dans ces missions.
VII Enfants instruits dans les écoles, couvents, etc.; orphelins, vieillards, infirmes, etc., hospitalisés en permanence.
VIII Malades soignés dans les hôpitaux durant l'année (1917 ou 1918); non compris les opérations chirurgicales ni les consultations de dispensaire.
IX Nombre approximatif de lits d'hôpitaux.

* Ces communautés, au nombre de trois (Jésus-Marie, de Sillery, Bon-Pasteur, de Montréal, et Présentation, de Saint-Hyacinthe), relèvent d'un généralat européen; mais les missions indiquées ici ont toutes été fondées par la province canadienne et demeurent sous sa juridiction.

† Statistique approximative.

Imprimé au DEVOIR,
[illegible], rue Saint-Vincent,
Montréal.